

Abstract. In 1923 E. O. Hoppé (1878-1972), the famous photographer whose masterful and skilled studio portraiture made him a darling to many elite sitters – to mention only the Ballets Russes stars dancers Ana Pavlova and Tamara Karsavina, or literary luminaries like Thomas Hardy, George Bernard Shaw, Rabindranath Tagore, Maurice Maeterlinck, or Jacob Epstein, the sculptor, Filippo Thommaso Marinetti, the futurist en tête, composers like Pietro Mascagni, Jules Massenet, Edward Elgar or Feodor Chaliapin, the famed Russian bass, not to speak about statesmen or the members of the British Royal family – left his lucrative studio in London and made a journey to Greater Romania.

Hoppé was very well received in Bucharest, initially by an old acquaintance, Nicolae Mișu, former Romanian Envoy Extraordinary and Plenipotentiary at St James's Court during the Great War, now Minister of the Royal Palace, than was granted an audience with I. G. Duca, the Foreign Secretary, had tea with the famed biologist Grigore Antipa and was introduced to the Romanian Academy. Hoppé was also invited to lunch at Peleş Castle in Sinaia where he enjoyed a friendly reception and met the Royal family members. Queen Marie was quick to suggest a photo session for His Majesty the King and herself. The conversation conducted mainly in English was very lively. The consummate portraitist artist couldn't fail to notice and capture the King's noble features and kind eyes or the beauty and elegance of the Queen clad in traditional costume. Hoppé talked at length to the Queen about the illustrated book on Romania he had in mind. In her diary the Queen recorded the "wonderful" photographer's visit with awe and excitement and mentioned the book. Later she was to write a foreword to his travel journal.

* Une variante réduite de cette étude est parue sous le titre *România lui Hoppé la 1923 sau între bordei și palat*, dans le catalogue de l'exposition *Portretul unei țări, România Mare în fotografiile lui Hoppé, 1923* (Ed. Oscar Print, București, 2019, p. 13-33), ouverte dans la salle Theodor Pallady de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, 21 mai-20 juin 2019.

LA GRANDE ROUMANIE SOUS L'OBJECTIF DE E.O. HOPPÉ*

Adrian-Silvan Ionescu

I was fired with a youthful and overwhelming ambition to rescue photography from the mediocrity into which it had fallen, to see it recognized as an art. I was determined to break loose from the artificiality which was typical of the average studio portrait of that period. My camera was to be my servant, not my master.

My trip to Romania was not for the purpose of picking holes in the country, but for picking pictures with pen and camera.

E. O. Hoppé

The following days Hoppé was invited to accompany Queen Marie to Bran (later to become the eighth' chapter of his book: *A Castle of Dreams*) and had a new portrait session with the Queen. The royal tour went further afield to Sibiu by train and Hoppé came along and recorded the well preserved medieval sites of Sibiu, a town that completely mesmerised him.

Next, armed with Mișu's letters of introductions, Hoppé crossed Greater Romania from Transylvania to the South with his tiny Dallmeyer camera and his pen, documenting the journey from Brașov, Făgăraș, Sibiu (for a second time), Săliște, Alba Iulia, Zlatna, Abrud – whence he went up to Detunata to marvel in front of the basalt formations – Brad, Deva, Simeria, Vințul de Jos, to the South-East visiting Brăila Wetland, Măcin, Tulcea and Razelm

Lake; than he turned North and crossed again the country to Herța County where he met the Ruthenians.

By train, by car, by coach, by cart or on horseback, Hoppé covered in only six weeks a vast area of the new country, that is fair to say few Romanians had a chance to travel through so soon after the Unification, and at such a speed.

A year later Hoppé produced his travel journal called "**In Gipsy Camp and Royal Palace: Wanderings in Rumania**" a 240 pages book with 32 photo illustrations and many vignettes after Hoppe's drawings by illustrator Bold. Queen Marie signed the foreword and her Majesty portrait was inserted next to the title page.

In the book preface Queen Marie judiciously summed up his qualities: "Mr. Hoppé is master of his art, he not only sees, but feels. He manages to get at the heart of things, to catch the atmosphere, to penetrate the poetry, to make his pictures live, not only in beauty, but also in thought and inner understanding."

With a small camera and an artist eye, E. O. Hoppe captured the soul of a newly united country, the portrait of Greater Romania and its great sovereigns. It is a stroke of luck to have this treasure trove opened for us today and we are grateful to Curatorial Assistance. Pasadena, California for making possible this exhibition.

Keywords: King Ferdinand; Queen Marie; travel photography; Bran; Sinaia; Sibiu; gipsy; Romanian peasants.

Le XIX^e siècle a imposé un certain genre littéraire, très apprécié par les lecteurs: les mémoires de voyage. Les voyageurs à travers des pays exotiques, parfois, peu accessibles, - les précurseurs des touristes actuels - avaient des finalités différentes: des missions diplomatiques, militaires ou commerciales, des voyages pour le plaisir ou pour l'exploration scientifique. Ils notaient leurs impressions et leurs aventures pendant ces déplacements qui, souvent, devenaient de véritables expéditions, avec les privations, les frustrations, aussi bien que les satisfactions

impliquées et qui méritaient se faire connaître par d'autres amateurs de telles expériences ou par ceux qui y trouvaient une formule agréable de récréation et d'information sur des zones géographiques inconnues. Beaucoup illustraient ces pages soit avec leurs propres dessins et aquarelles, plus ou moins réussis au point de vue qualitatif, en fonction du talent et l'exercice du pinceau, soit avec des images prises par un artiste professionnel qui les accompagnait justement afin de couvrir cet objectif¹. Les images étaient souvent plus édicatrices que le texte qui les accompagnait. Parce que l'auteur pouvait ignorer certains détails ou caractéristiques locales que le dessin et, plus tard, la photo allaient surprendre avec exactitude.

Les contrées roumaines, au carrefour des routes entre l'Occident et l'Orient, attiraient ces voyageurs qui ont laissé une très précieuse documentation sur la géographie, la démographie, l'ethnographie, l'économie, la société, l'habitat et les arts locaux, de telle façon qu'ils ont donné à N.Iorga l'idée d'élaborer le monumental ouvrage *Istoria românilor prin călători*², suivi, quelques décennies après, par toute une collection, *Călători străini despre țările române*, initié par un illustre collectif de chercheurs de l'Institut d'Histoire "N. Iorga", dont l'édition a débuté en 1968 et continue jusqu'à présent.

La plupart des volumes de voyages ont été illustrés avec des reproductions graphiques des esquisses des auteurs ou de leurs compagnons, doués de talent artistique. Mais, vers la fin du XIX^e siècle, il y a eu également des auteurs qui ont fait appel à la photographie, tel que Emily Gerard qui, dans son volume *The Land Beyond the Forest*³, a employé les cadres de Theodor Glatz et Kamilla Asboth, photographes de Sibiu⁴.

Il ne faut pas oublier que l'une des premières méthodes photographiques, celle du cliché sur papier (le calotype) a été inventée par William Henry Fox Talbot qui désirait une transposition plus facile d'un paysage sur une feuille immaculée car il était totalement dépourvu de talent plastique, incapable même de dresser une

ligne sans se servir d'instruments particuliers, comme la *camera lucida*⁵. Et même ainsi, le résultat était pitoyable. La photographie obtenue en copiant le calotype a été la première forme d'illustration de livre dès avant la moitié du XIX^e siècle, initiée toujours par Talbot dans son ouvrage capital *The Pencil of Nature*⁶.

En 1851, Louis-Désiré Blanquart-Evrard a lancé le type d'album aux images de pays lointains ou de régions aux anciennes traditions culturelles, où le photographe-artiste pourrait trouver des monuments d'architecture et des vestiges spectaculaires qui satisferaient son esprit romantique⁷.

C'est ainsi que firent Maxime du Camp, Auguste Salzmann et John B. Greene qui ont multiplié leurs portefeuilles de photographies d'Égypte et du Pays Saint à l'entreprise de copier des clichés en papier fondée par Blanquart-Evrard, tout comme Hippolyte Bayard, Charles Marville, Louis Robert, Eugène Desplanques et Guillaume Claine avec les images des rives du Rhin, dans les Pyrénées, en Belgique, avec les édifices gothiques de France, avec les beautés de Versailles et l'architecture parisienne.

Très cultivé, avec de vastes lectures et un riche musée imaginaire, Emil Otto Hoppé connaissait, sans doute, la littérature de voyage du siècle passé lorsqu'il a entrepris, en 1923, son voyage en Roumanie qui a eu comme résultat la publication d'un intéressant volume de mémoires, *In Gipsy Camp and Royal Palace*, honoré avec une préface par la Reine Marie⁸. C'est vrai que pour le début du XX^e siècle, les mémoires de voyage étaient déjà un genre dépassé. Les agences de tourisme étaient apparues, aussi bien que les guides touristiques qui avaient rendu inutiles de telles écritures personnelles. Mais Hoppé combinait sa personnalité complexe et son esprit intellectuel du XIX^e siècle avec l'esprit de l'époque moderne, ouvert vers les dernières découvertes de la technique, surtout dans le domaine de la photographie. D'où son désir de faire part, dans ses écrits, de son expérience de voyage en l'illustrant avec des photographies. Il s'était solidement documenté avant le départ et il avait reçu de précieuses

informations de personnalités roumaines qu'il avait contactées à Londres, tel que le consul général Marcu Beza et les ministres plénipotentiaires Nicolae Mișu et Nicolae Titulescu. Il avait bénéficié de conseils concernant la manière de vivre des communautés tsiganes, avec leurs habitudes et leur folklore, de la part d'un spécialiste, Konrad Bercovici. Il avait fait les portraits de tous ces messieurs avec lesquels il avait lié d'amitié.

Emil Otto Hoppé (14 avril 1879 – 9 décembre 1972) (Fig. 1) était le fils d'un banquier de Munich. L'ascendance de la famille était française et huguenote, ses ancêtres réfugiés aux pays allemands par des raisons religieuses. La famille s'est installée à Vienne lorsque Emil Otto était enfant et il y a commencé ses études, il les a continuées à Paris et dans sa ville natale⁹. Il avait un penchant pour les beaux-arts et il a reçu des leçons de dessin et de peinture, lorsque, pour un certain temps, son professeur fut le grand portraitiste et auteur de compositions historiques Franz von Lenbach lui-même¹⁰. Mais son père voulait lui assurer un avenir tranquille et bien payé dans le système bancaire, il l'a donc poussé vers des études financières qui n'attiraient point le jeune homme. Son père lui avait arrangé une position à Shanghai, auprès d'un oncle qui y déroulait une affaire prospère. Mais il voulut passer d'abord à Londres. Là, dès 1903, il a travaillé pour un certain temps à Deutsche Bank, mais, en même temps, il a commencé à faire des photos d'amateur. Un ami lui avait offert un appareil photo et d'ici est née sa passion dévoratrice qui l'a lancé dans une brillante carrière d'artiste photographe. En 1904 il est devenu membre dans la Société Royale Photographique et il a commencé à exposer fréquemment avec un grand succès. C'est alors qu'il a décidé de se dédier à la photographie en tant que professionnel. Mais il avait besoin de l'accord de sa famille, donc il a fait recours à une stratagème qui lui a parfaitement réussi : en 1905, il a envoyé à Munich sa fiancée d'origine allemande, Mlle Marion Bliersbach,

appréciée par ses parents, afin d'obtenir l'accord de ceux-ci. Après avoir promis de continuer son activité à la banque jusqu'au moment où il sera capable de financer l'aménagement d'un studio et de trouver sa clientèle, il a convaincu son père d'accepter qu'il change son métier¹¹. En 1907, il quitte le système financier et ouvre le studio rêvé, Baker Street de Londres. Mais dans son volume de mémoires publié en 1945, *Hundred Thousand Exposures. The Success of a Photographer*, il témoignait combien il devait à son ancienne occupation dans la nouvelle carrière choisie : " Yes, I owe much of my success as a photographer to the discipline of banking"¹². Il est tôt devenu un portraitiste apprécié et recherché par les élites londoniennes et européennes. Toujours dans ce livre, qui est un choix de pensées et de souvenirs destinés à offrir des trajets professionnels et des conseils aux jeunes photographes, il attire l'attention sur le fait que le portraitiste de société doit être un bon psychologue informé sur les personnages qui allaient lui poser, tout en offrant les méthodes qu'il employait afin de se documenter sur la personnalité et l'œuvre de ceux-ci : "The photographer, whose mind is cloistered like a darkroom, seldom goes far in professional portraiture. But the well-read man or woman can make intelligent conversation without pretending to be an expert on subjects outside his own sphere, may go far. So I made a pint of reading the leading gaily papers and the best weeklies; I kept in touch with current literature, and I have never lost interest in psychology. The successful photographer is inevitably a psychologist. He can never stop learning about human nature. (...) A life-time's experience of photography has taught me that the man behind the camera needs developing in many things besides the plate in his dark-slide"¹³. Il était nécessaire qu'un maître photographe possède une bibliothèque de spécialité qu'il devait consulter avant une séance de pose, surtout lorsque le modèle était un homme d'art ou de culture : "To attempt small talk, especially when photographing some

prominent man, is to damn your chances from the outset. You need a fair library of reference books as much as you need plates and films. Before a sitting, you should consult them and thoroughly familiarize yourself with the sitter's background. If he is a literary man, it may or may not be improving to read one of his books – but at least make yourself acquainted with the titles and keep a weather-eye open for the latest reviews. There is nothing like showing an interest in a man's work for breaking the ice. (...) The portrait photographer must be a diplomat, putting in a word here and there, not for the purpose of airing his own knowledge, but to evoke a sympathetic response in the sitter which is so essential to successful portraiture"¹⁴.

En 1913 il loue la Maison Millais de South Kensington, dans un quartier sélecte de la capitale britannique. (Fig. 2, 3) Celle-ci avait appartenu à l'important peintre préraphaélite Sir John Everett Millais, ce qui a contribué d'une manière heureuse au succès du photographe, autant grâce à l'adresse qu'au fait qu'il s'agissait d'une construction à 4 étages et 27 chambres, un espace assez généreux pour qu'il y aménage son studio ainsi que son laboratoire, la chambre pour les produits chimiques, celle pour la conservation des archives de clichés, la bibliothèque et sa propre demeure, commode et luxueuse¹⁵. Il y avait même un ascenseur qui réalisait la communication entre les étages dans la zone réservée à l'activité quotidienne. L'espace était si grand qu'il a été parfois employé en tant que salle d'expositions ou de spectacles¹⁶.

Hoppé lui-même invoquait le choix providentiel de cet espace pour la réussite de sa carrière ultérieure : "My acquisition of the famous studio, which was situated in a part of London much frequented by diplomatists and leading artists, gave me all publicity. (...) In leasing a famous studio, I was extremely fortunate. The fact that a photographer was working in the former studio of a celebrated painter made an excellent story for the Press, and the

consequent publicity led many editors to become interested in my work”¹⁷. Très vite, il devient le portraitiste mondain le plus recherché et le mieux payé. Dans ses mémoires, l’artiste attirait l’attention, avec son humour caractéristique, sur le côté agréable, aussi bien que sur les risques du métier de portraitiste de société et les

antipodes entre lesquels se déroulait son activité : “The fascination of portrait photography lies in the fact that, like medicine, it brings into touch with almost every phase of human nature. The Society photographer touches the heights of comedy and the depths of tragedy”¹⁸.

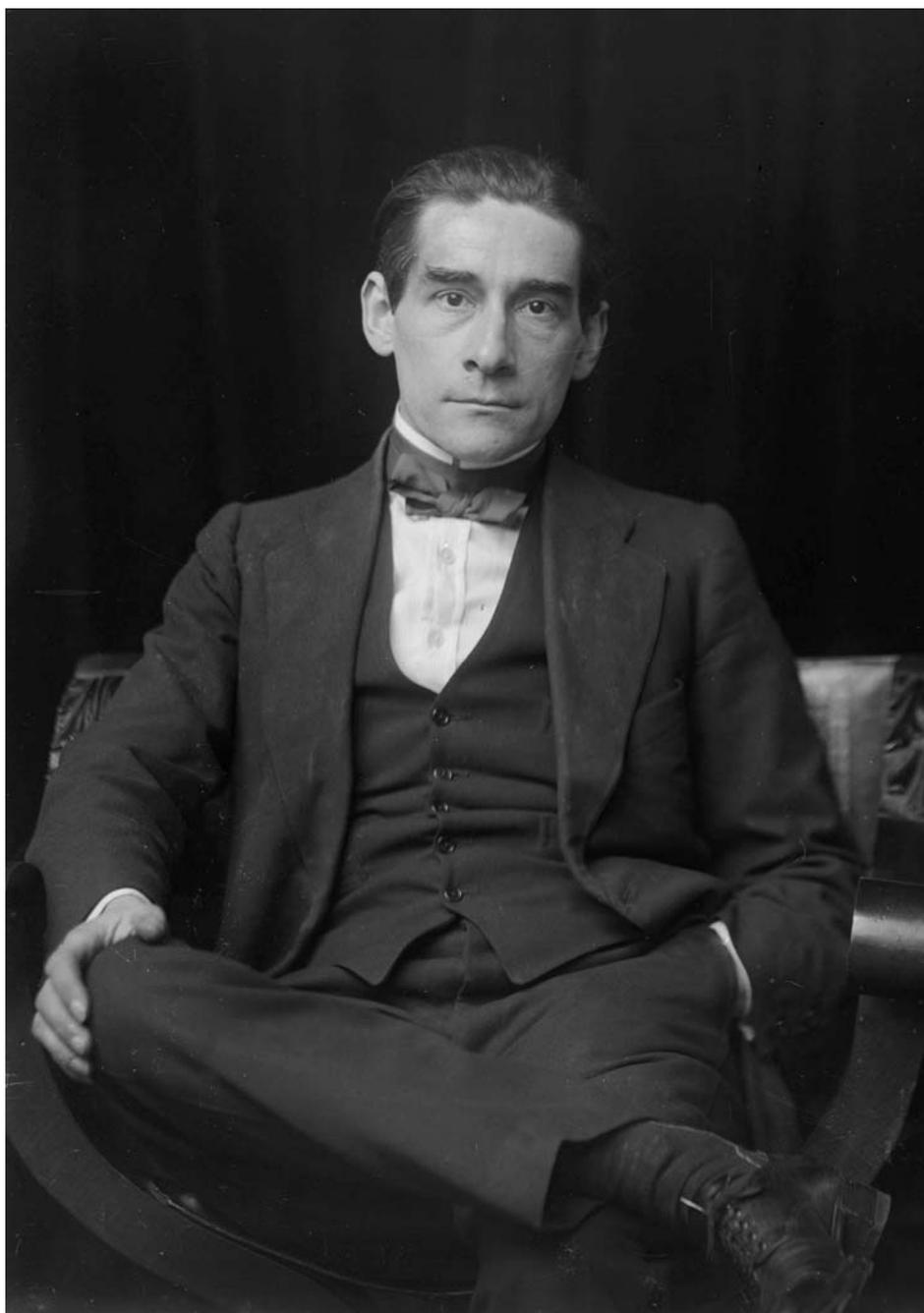


Fig. 1 – E.O. Hoppé, *Autoportrait*, 1920 env.



Fig. 2 – Millais House de South Kensington, Londres.

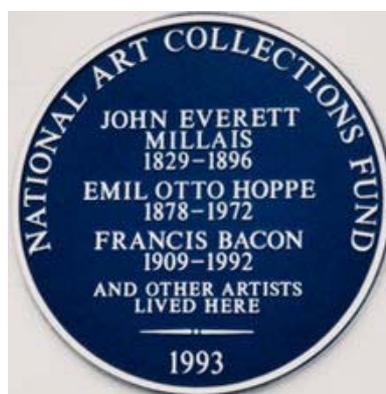


Fig. 3 – La plaquette sur la Maison Millais qui mentionne, parmi les locataires, le nom de E. O. Hoppé.

En tant que portraitiste de société il a eu de notables réalisations dans le domaine. Les sommets de la scène théâtrale, d'opéra et de ballet, des dramaturges, des écrivains, des plasticiens ou des hommes politiques lui ont posé et il en a réalisé de remarquables portraits. Pendant les premières décennies du siècle, ses modèles furent Ana Pavlova, Vaslav Nijinski et Tamara Karsavina des Ballets Russes de Serge Diaghilev, les romanciers Thomas Hardy et Henry James, le sculpteur Jacob Epstein ou le théoricien du mouvement futuriste Filippo Tommaso Marinetti, suivis par George Bernard Shaw, Rabindranath Tagore, Maurice Maeterlinck, Feodor Chaliapin, Pietro Mascagni, Jules Massenet, Edward Elgar et les hommes d'état Georges Clemenceau, Benito Mussolini, Thomas Masaryk, Mustafa Kemal Attaturk, pour que, plus tard, il soit invité à Buckingham Palace pour photographier le roi George V et la reine Mary, ensuite George VI et la Reine Elizabeth¹⁹.

Lorsqu'il exposait les photos aux sujets différents ou lorsqu'il offrait à ses clients les cadres dans lesquels ils avaient été représentés, Hoppé a opté pour certaines dimensions qu'il considérait les plus adéquates pour chacun des motifs et qu'il a conservées tout au long de sa carrière : pour portrait 25,5 x 30 cm (l'équivalent de 10 x 12 inches), pour le paysage 35,5 x 46 cm (14 x 18 inches) et pour une autre thématique telle que la photographie industrielle, l'architecture, le panorama, il préférait de plus grandes dimensions ("a more heroic scale")²⁰.

En 1912, Hoppé est devenu citoyen britannique. Quoique d'origine allemande, pendant la Grande Guerre il n'a eu aucun problème et personne n'a douté de sa loyauté face à la couronne anglaise. Après la conflagration mondiale, ses préoccupations se sont diversifiées : il commence à être attiré par des sujets de l'extérieur du studio, la photographie de voyage, les visages des concitoyens des quartiers pauvres, l'aspect de la ville, aussi bien que l'édition d'albums thématiques. La sortie dans la rue et le contact avec le petit monde de la capitale britannique lui donnaient de

grandes satisfactions. Il avait également pris le goût pour publier autant dans les revues illustrées qui lui sollicitaient des images de qualité, que dans les volumes. Sa collaboration avec la presse a été une activité constante bien rémunérée.

1913 est l'année de la parution de son premier album, *Studies from the Russian Ballet*²¹ avec des portraits de ballerines et des compositions avec celles-ci pendant les spectacles ou dans des tableaux vivants suivant la chorégraphie interprétée. En 1922, à Londres et à New York, la parution de *The Book of Fair Women*²² transforme l'auteur dans un véritable expert dans l'appréciation du beau sexe – "an authority on *pulchritude* that is – or was then – the appalling word used in the States to denote womanly beauty", ce qui lui a apporté de nombreuses sollicitations de participer au jurys de concours de beauté organisés aux Etats Unis, tout comme des inconvénients de la part de l'insistance et des interventions des protecteurs des concurrentes ou même de la part des concurrents qui n'avaient pas reçu de prix²⁴.

La suggestion de visiter notre pays, venue de la part d'un ami et voisin, le diplomate Gheorghe Boncescu, attaché économique de la légation de la Roumanie, a été très bien reçue. Le territoire roumain, considérablement élargi après 1918, lui avait été décrit comme un pays mirifique, digne d'être parcouru en détail. Pour le photographe d'art attiré par le motif du milieu extérieur c'était une bonne occasion de connaître un pays étranger, enveloppé de mystère et aurolé par la légende. Il a pensé publier un livre sur la Roumanie dès le moment où il a accepté l'invitation. Ce qui s'est passé une année plus tard, en 1924.

Il paraît que cet événement a marqué la réorientation de Hoppé vers la photographie de voyage. En 1926 et 1927, il a publié un album aux images d'Angleterre, *Picturesque Great Britain : The Architecture and the Landscape*²⁵, paru autant à New York que dans son pays d'adoption et celui natal. C'était ainsi le début d'une collaboration de longue durée avec la maison d'édition

Wasmuth de Berlin pour la série d'albums *Orbis Terrarum* avec des images du monde entier. Toujours en 1926, il publie la suite de portraits londoniens, en collaboration avec W.Pett Ridge, *London Types : Taken from Life*²⁶. Une année après, un autre volume, fruit de longues balades de 11 mois à travers les Etats Unis, d'est à l'ouest et du nord au sud : *Romantic America : Picturesque United States* avec la variante pour l'édition allemande *Das romantische Amerika*²⁷. Il a voulu révéler le vrai visage de ce pays immense, pour beaucoup, encore inconnu autrement qu'à travers des films qui lui créaient une image complètement fautive : "My task was to discover the *real* America, at the time unfamiliar to so many people, even Americans"²⁸. Par sa façon d'être, sincère, communicatif, amical et d'une apparence agréable, il réussit à se faire accepter par les communautés les plus fermées et traditionalistes. On l'a honoré avec le titre de chef dans la tribu Osage, récompense du grand chef White Horse Eagle pour une suite d'images immortalisant les danses de ces amerindiens²⁹. Il y a eu ensuite deux autres ouvrages dédiés à l'Allemagne, *Deutsche Arbeit*³⁰ et *Romantik der Kleinstadt*³¹. En 1929 et 1930, il fait de longs voyages aux Indes, au Ceylon, à Bali, Celebes, Sumatra, Java, Australie et Nouvelle Zélande dont le fruit a été l'album *The Fifth Continent*³². Ensuite, d'autres voyages en Autriche, en 1933, pour un album qui n'a jamais été édité, et en Afrique, en 1937³³, toujours non édité. Les années précédant le début de la Deuxième Guerre Mondiale furent dédiées à la publication de plusieurs volumes dédiés à l'espace londonien : *London*³⁴, *The Image of London*³⁵, *A Camera on Unknown London : Sixty Photographs and Descriptive Notes of Curiosities of London to be Seen Today*³⁶, *The London of George VI*³⁷. Pendant la guerre il s'est consacré à la rédaction des mémoires, afin d'être publiées en 1945. Voici donc une carrière extrêmement riche et variée.

Hoppé a commencé son voyage vers la Roumanie le 1 juillet 1923, en s'embarquant à Vienne dans l'élégant Orient Express qui allait le déposer dans un Bucarest torride. Avec quelques difficultés, il s'est fait caser dans une chambre décorée sans goût dans le luxueux hôtel Athénée Palace du centre de la Capitale où, pendant la nuit, la température montait, selon son estimation, à 150 degrés F³⁸, 65 degrés C, à peu près. Mais il est bien possible que ce soit une exagération ou l'une de ses auto-ironies, car il était doué du sens de l'humour et parfois il était ironique envers soi-même pour mettre en évidence le ridicule des situations dans lesquelles il se trouvait.

Le lendemain, il a rendu visite à Nicolae Mișu (Fig. 4) dont il avait déjà fait la connaissance à Londres, pendant la Grande Guerre lorsque celui-ci était le représentant de la Roumanie, auprès de la cour de St. James. Dans sa nouvelle qualité de Ministre du Palais, il le reçoit dans la résidence officielle de la famille royale qui, à ce moment-là, était à Sinaia. Il a ensuite bénéficié d'un tour de la ville, s'arrêtant dans plusieurs locaux, diurnes ou nocturnes, en compagnie d'un ancien ami, identifié par l'initiale B. (probablement, Gheorghe Boncescu). Le matin suivant, il est raccompagné par Mișu, très cérémonieusement, à l'Académie Roumaine et, dans l'après-midi, il est invité au thé par le savant Grigore Antipa, directeur du Musée d'Histoire Naturelle, un petit homme très sympathique et voluble. E.O. Hoppé fait toute une suite de photos à sa femme, une belle dame élégante, dont un portrait est sous une voûte de verdure dans le parc du musée (Fig. 5), où ils étaient également logés. C'est là qu'il a aussi fait la connaissance du peintre Richard Canisius, qui travaillait pour le dr. Antipa, et il a passé quelques heures dans son atelier, en lui proposant d'ouvrir une exposition à Londres où l'art contemporain roumain était trop peu connu. L'artiste s'est offert de lui être Cicéron à travers la grande ville et, quelques jours après, ils ont battu les rues de la Capitale, s'arrêtant aux monuments pour des informations détaillées.

*

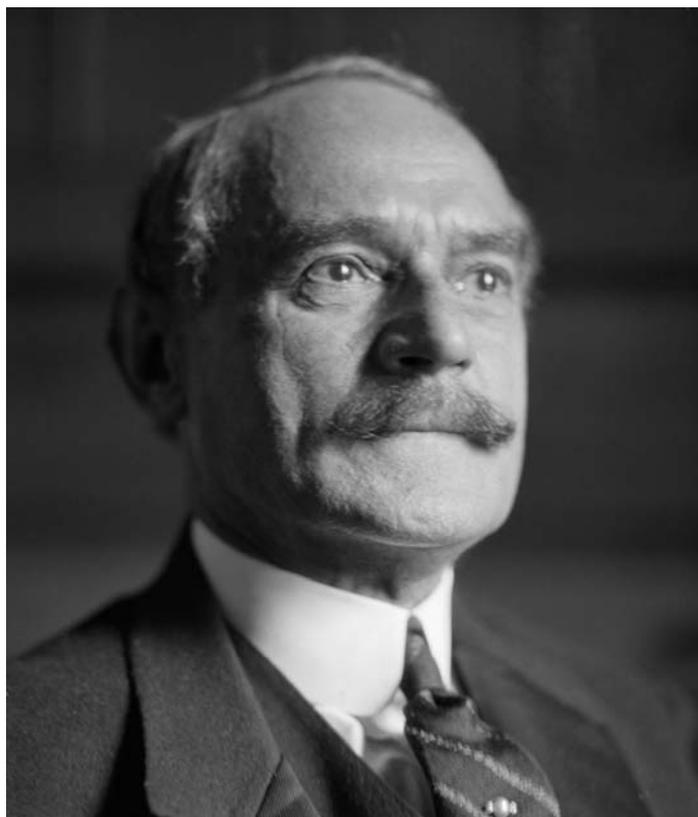


Fig. 4 – Nicolae Mișu, ministre du Palais Royal.



Fig. 5 – Madame Alina Antipa.

Un après-midi, il a une courte rencontre avec le ministre de l'extérieur, I. G. Duca pour mettre au point certains détails de la visite. Ensuite, il s'est promené, en toute liberté, sur Calea Victoriei qui "is, in fact, the Whitehall, the Strand, and the Bond Street of Bukarest"³⁹. Très sensible aux plaisirs de la gastronomie, Hoppé consacre l'un des chapitres de son livre à l'art gastronomique roumain, *On Eating and Drinking*⁴⁰, tout en faisant l'éloge de l'apéritif national, la "tzouica", surtout frappée, ensuite, le caviar et les œufs de poisson de Mandchourie, les aubergines, le jambon préparé en vin rouge, les "sarmale" en feuilles de vigne. Grand amateur de desserts, il admire le grand nombre de confiseries de la ville, dont la plus élégante et la plus raffinée était Capșa, lieu préféré de la haute société, chaque après-midi. La brioche – écrit *Kossanak* – l'impressionne par sa dimension qui peut toucher 20 inches (plus de 50 cm) en hauteur. La confiture (*dulces*) conservait sa place bien méritée dans la cérémonie des visites, tout comme pendant le siècle antérieur, lorsqu'elle était servie à côté d'un café turc et un verre d'eau fraîche. Même s'il déjeunait dans l'élégant jardin-restaurant Cina, où l'on servait les mets les plus raffinés, il a pu constater que les gens simples avaient une diète beaucoup plus pauvre, basée presque exclusivement sur la polenta garnie d'oignon et paprika. Dans ses pérégrinations, il a également goûté à la *coliva* (ce gâteau de blé, sucré de noix, servi aux enterrements) dont il a souvent goûté et qu'il "found it almost *too* satisfying".

Le marché bucarestois le fascine par le fourmillement de types humains originaux ou halogènes (des Grecs, des Turcs, des Juifs, des Russes, des Allemands, des Serbes) et par les couleurs criardes des vêtements des gens de la classe inférieure. Il remarque, à juste titre: "There is no faintest suggestion of the West in the Bukarest market. One might be in Constantinople – or Tibet. What panoramas of colour! (...) There are tapestries and rugs in the market whose colours would shame the sunset; and there are other fabrics which would redeem a Chelsea Arts Ball from unconventionality"⁴¹.

Les habitants de la Capitale lui semblent gais et amateurs de divertissement, et la ville "is more alfresco in its amusements than even Paris"⁴². Il y avait beaucoup de jardins d'été où l'on présentait des concerts ou des spectacles de théâtre de qualité. Il y avait aussi beaucoup de cinématographes où l'on pouvait voir des films américains assez médiocres avec un sous-titrage défectueux, selon le mémorialiste: "abound in crude American pictures with the most ungrammatical captions to explain what the terrible drama and more awful farces are about". Ces représentations populaires lui semblent impropres dans un lieu aussi beau: "The *movies* are vulgar everywhere, but in a country like Rumania, where romance is all around, they are like low comedians in a Poussin landscape"⁴³.

Dans la Capitale; il n'a fait que quelques photos: l'église russe (Fig. 6), l'église Domnița Bălașa (Fig. 7), la tour de la porte du monastère Radu Vodă (Fig. 8), la Tour de Vlad Țepeș du Parc Carol (Fig. 9) et une rue commerciale avec des marchandises suspendues devant les boutiques et des marchands ambulants, portant sur leurs épaules la palanche avec ses paniers aux délices. (Fig. 10)

En compagnie de Monsieur B., il a fait quelques visites en dehors de Bucarest, au Monastère Țigănești (Fig. 11) où il a l'occasion de faire le portrait d'une nonne jeune et belle, ensuite, dans un camp de gitans qui le fascinent, comme tout autre visiteur avant lui, une expérience à laquelle il a réservé le chapitre VI du volume *Life in a Gipsy Camp*⁴⁴. Il décrit son intérêt particulier suscité par ces habitants de la périphérie de la société: "These mysterious and reckless vagrants, whose origin has never been clearly established, have an everlasting fascination for me, and I can never resist halting by the way when I see the poles of their tattered tents, covered with torn stripes of discoloured carpets, silhouetted against the horizon, or chance upon their tumble-down hovels and dugouts, as picturesque as they are squalid"⁴⁵. Là, il a exécuté plusieurs photos, soit des portraits d'enfants (Fig. 12) et

d'adolescents joyeux, souriants, les yeux brillants (Fig. 13), soit de groupes assis autour de la table, dans le voisinage de leur humble logement. (Fig. 14) Des images prises à cette occasion-là, trois furent choisies pour être insérées dans le livre de

mémoires. L'une d'entre elles, pleine de vivacité, représente un groupe d'enfants se précipitant vers le photographe en lui mendiant. L'image a un titre très suggestif, *Baksheesh ?*. (Fig. 15)



Fig. 6 – L'église russe de Bucarest.



Fig. 7 – L'égglise Domnița Bălașa de Bucarest.



Fig. 8 – La tour de porte du Monastère Radu Vodă.



Fig. 9 – La Tour Țepeș Vodă du Parc Carol de Bucarest.



Fig. 10 – Une rue à Bucarest.



Fig. 11 – Le monastère Țigănești.



Fig. 12 – Un petit tsigane.



Fig. 13 – Un petit garçon tsigane.



Fig. 14 – Le repas dans une communauté tsigane.



Fig. 15 – Enfants tziganes, “Baksheesh?”.

Lorsqu'on lui communique qu'il est attendu à Sinaia pour déjeuner avec la famille royale, il met fin à ses balades à travers la ville et se dirige, dans un train très aggloméré vers la belle localité montagnaise, sans être épargné d'une histoire désagréable, avec un voleur qui s'était emparé de sa valise mais qui avait été surpris par le conducteur et arrêté juste au moment où il se préparait à descendre dans une gare quelconque. Le photographe, arrivé au Château Peleşor, est accueilli par Nicolae Mişu, Ministre du Palais, qui le présente aux membres de la suite. A 13 heures, le roi Ferdinand et la reine Marie ont fait leur apparition avec la princesse Marie qui était déjà reine de Serbie, le prince héritier Carol et sa femme, Elena et sa sœur, la princesse Irina de Grèce, les deux en costumes populaires, le prince Nicolae et un camarade, aspirant à la marine britannique, la femme du ministre plénipotentiaire de Suisse, le Roumain chargé des affaires au Brésil, un aide-de-camp royal et une dame d'honneur. Le roi portait l'uniforme commode d'amiral, le prince Carol avait son uniforme kaki de l'armée de terre, le prince Nicolae était en civile et la reine en costume populaire. (Fig. 16) Au déjeuner, l'atmosphère a été détendue, la conversation s'était portée en anglais. La reine était intéressée par les dernières nouveautés de Londres, la mode, les théâtres et les danses les plus récentes. Après le repas, ils se sont tous retirés pour fumer et les souverains ont exprimé leur désir de voir les photos de l'invité qu'ils ont élogiées outre mesure. Ensuite, la reine a suggéré qu'il fasse quelques portraits de son mari régale (Fig. 17) et de soi-même, dans la Chambre Dorée de la tour du Château Peleşor, ce que le maître a immédiatement fait à l'aide d'un petit appareil vite apporté de l'hôtel.

Dès cette première rencontre, ont débuté la séance photo des souverains et les discussions sur le livre qu'il allait écrire. Hoppé a tout noté sur la séance

photo, en louant les traits nobles du roi et les conditions difficiles de travail causées par l'absence d'éclairage convenable dans l'espace choisi par la reine : "His Majesty was a good subject. He is a handsome man with an aquiline nose, smiling blue eyes, and a clear complexion. He is full of jollity and most easy to get on with – a Henry IV type of monarch, with a touch of Charles II.

The Queen than asked me to take her photograph in a round room in the tower, all marble and gilt, in the Byzantine style of architecture. I was somewhat handicapped by lack of appliances, and M. Mişu came to my aid with a little hand mirror for getting the power reflections. (I know these proceedings sound rather unorthodox, but the results turned out very satisfactory). Her Majesty talked over with me the material for my book on Rumania, and gave me some helpful suggestions"⁴⁶. Dans ses notes quotidiennes, la reine consignait la visite du photographe et leur déjeuner ensemble, le 10 Juillet: "For lunch we had several guests among others our orchid man from Brazil and the well-known England photographer Hoppé who wants to make an artistic book about Roumania. We are going to help him. I shall take him with me tomorrow to Bran"⁴⁷. Il a aussi photographié tous les autres membres de la famille royale, excepté le prince Carol.

Une fois finie son activité artistique, l'invité a été conduit par le ministre Mişu dans l'imposant Château Peleş dont Hoppé est très impressionné. Avant de se séparer, le dignitaire du palais lui prête quelques livres, afin, probablement, de se documenter. Le soir, il va faire une escalade sur une colline du voisinage, d'où il a une merveilleuse vue sur la résidence royale. De ce point-là, il y a quelques cadres très beaux. (Fig. 18, 19) D'autres photos ont été prises dans le parc du château, avec les fontaines et les statues (Fig. 20).



Fig. 16 – La Reine Marie de Roumanie en costume traditionnel.

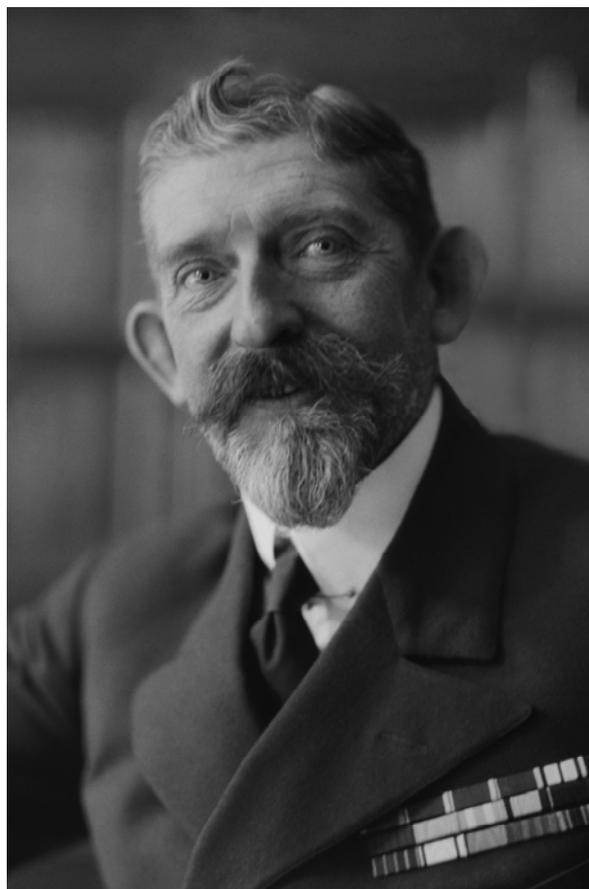


Fig. 17 – Le Roi Ferdinand de Roumanie.

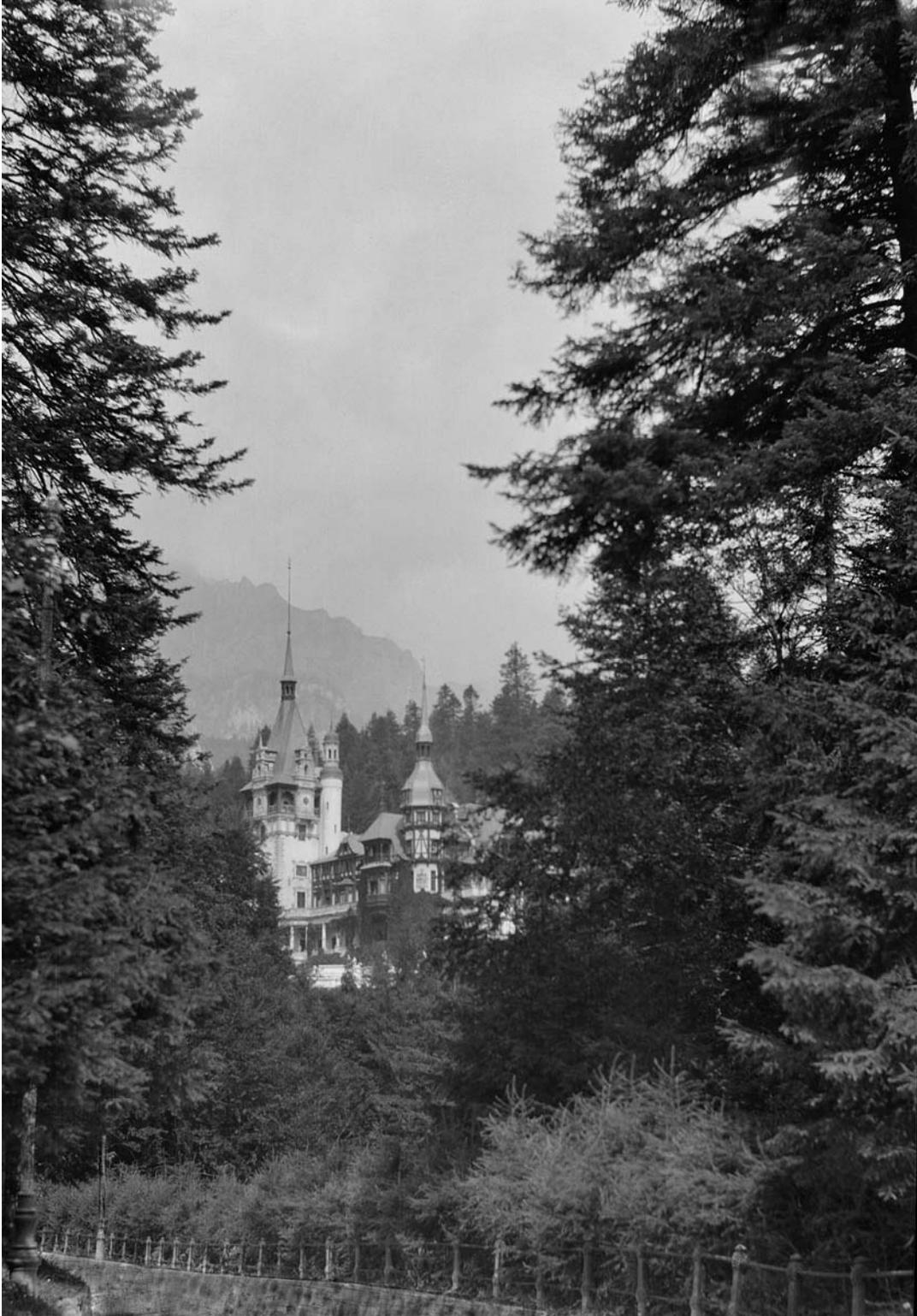


Fig. 18 – Le Château Peleş de Sinaia.



Fig. 19 – Le Château Peleşor de Sinaia.



Fig. 20 – Une fontaine du Château Peleş.

Le lendemain, le photographe a été invité à accompagner la souveraine à Bran pour visiter “le château de rêve”. C’est le titre même que le mémorialiste a donné au chapitre VIII de son livre : *A Castle of Dreams*. La reine Marie, enthousiaste, notait dans son journal, mercredi, le 11 juillet : “A day in beloved Bran and a beautiful day into the bargain which we have not had for a long time. (...) I had also Hoppé, the wonderful photographer with me who is really an artist and into the bargain photographer. He too was in extasies, so I had appreciative company. Both of my guests [Elena Perticari and Hoppé] were of course crazy about the dear little old castle itself and delighted at the way I had arranged it. They did not expect anything of the kind. Especially the big room at the top was a tremendous astonishment for them”⁴⁸.

Cette excursion en automobile, dans un cercle restreint, révèle à Hoppé la personnalité exceptionnelle de la souveraine,

ce qui le détermine à écrire, plein d’enthousiasme : “The Queen stood in a blaze of colour, a radiant figure in flowing veil of softest shades, and the castle above seemed to be hanging in the clouds. That was a picture which has impressed itself indelibly on my mind. I christened her palace the Castle of Happiness and she smiled assent. (...) She is a modern fairy queen, with all the high gifts of a very vital and capable woman. She has a perfectly radiant personality, which has a magnetic effect on all within her reach. (...) In everything she does a strong and sweet nature is expressed, and she has an extraordinary power of attraction. Her manners are just those which royalties should have always and ever: she puts every one, from artist to peasant, at ease, and makes them her intimates without losing her noble dignity. (...) Like all fearless spirits, she is unconventional, and will throw over a Court custom where an act of courtesy is entailed. In England it is

difficult for commoners to get introduced to Royalty, unless they have some special claim. (...) I have often talked to the peasants of their Queen, and they all spoke of her with admiration. She must indeed be happy in the knowledge that she has won the hearts and voices of her people”⁴⁹.

Inspiré par ce merveilleux lieu, l’artiste en a pris plusieurs images, autant de paysages (Fig. 21) que de compositions avec son distinguée hôte, dans des coins divers de son château de rêve, soit souriante, auprès d’un grand vase aux fleurs, soit assise tout près d’une des meules de foin. (Fig. 22)

Après sa visite à Bran, Hoppé s’est mis à connaître tout seul les beautés du pays. Il arrive à Curtea de Argeş où il photographie l’église métropolitaine, autant des ensembles (Fig. 23) que des détails des dentelles sculptées en pierre. (Fig. 24) Il a été profondément impressionné par la beauté du monument qu’il caractérisait comme une merveille du monde : “I felt a thrill, however, when, leaving the road, I caught a first glimpse of the cathedral. The sudden *coup d’œil* nearly took my breath away. The view was stupendous in its grandeur. The first impression impinging on me was one of almost inconceivable majesty and beauty. Against a dark background of somber woodland, a fairycastle of white marble and shining gold gleamed forth. The two large towers with curious spiral bands gave me an uncanny sensation of the motion of life – turning eternally round on their axes. The cathedral is an eighth wonder of the world, and who has not seen it has missed a beauty almost divine”⁵⁰. Voyageur intellectuel, capable à la base ses lectures et son riche bagage visuel, Hoppé compare la complexité et le raffinement de la sculpture de l’autel à l’une des histoires, longuement ciselée stylistiquement, d’Henry James⁵¹. Il s’était également documenté sur la légende de la construction de la cathédrale et du Maître Manole qu’il synthétise dans quelques paragraphes.

Sauf les photos documentaires immortalisant la cathédrale – bien placé sur les traces de Carol Popp de Szathmari – il y exécute un portrait très expressif d’un moine dont le profil ombragé sous une arcade se découpe sur les détails de la façade éclairée du monastère. (Fig. 25)

Après ces pérégrinations, il est rappelé à Sinaia pour se joindre à la suite royale qui allait faire une visite officielle à Sibiu. Dans le train royal, on lui réserve un compartiment qui rend son voyage très commode. Même s’il avait la permission de ne pas participer aux cérémonies militaires qui allaient se dérouler sur un terrain en dehors de la localité, pour qu’il puisse visiter la ville en pleine liberté, il s’est trouvé, contre son gré, à cause de la situation confuse et l’agglomération de la gare, poussé dans un automobile qui l’a porté à la cérémonie. Donc, il a assisté à la parade, à l’enthousiasme populaire. Lorsque tout est fini, il ne trouve plus son automobile, ni un autre, disponible. Il se croyait perdu, loin du centre et de l’entourage royal. Mais il est sauvé par une charrette qui passait par là, et, après une entente avec le cocher qui savait un peu l’allemand et le français, il fait un tour récompensant autour des murs d’enceinte de la ville. Ensuite, il s’est baladé à travers la ville pleine de vestiges médiévaux et, avec sa minuscule caméra Dallmeyer et le carnet d’esquisses avec ses dessins, il photographie plusieurs images mémorables. (Fig. 26, 27, 28) Un vénérable monsieur d’origine allemande, en le trouvant intéressé par l’aspect de la ville, s’est offert à lui faire une présentation, ce qui a beaucoup satisfait le visiteur, d’autant plus que ce cicéron inattendu parlait même l’anglais. En trouvant une petite boutique d’antiquaire, poussiéreuse et sombre, il ne peut s’abstenir d’y entrer, car il était surtout un bibliophile passionné et il avait vu dans la vitrine un volume précieux auquel il rêvait depuis longtemps, *The Memories of Philippe de Commynes, Lord of Argenton*, première édition en anglais, datant de 1596 et qu’il achète à un prix très convenable.



Fig. 21 – Le Château de Bran, en Transylvanie.



Fig. 22 – La Reine Marie dans la cour intérieure du Château de Bran.



Fig. 23 – La cathédrale du Monastère de Curtea de Argeș.



Fig. 24 – Le portail du monastère de Curtea de Argeș, vu de l'intérieur.

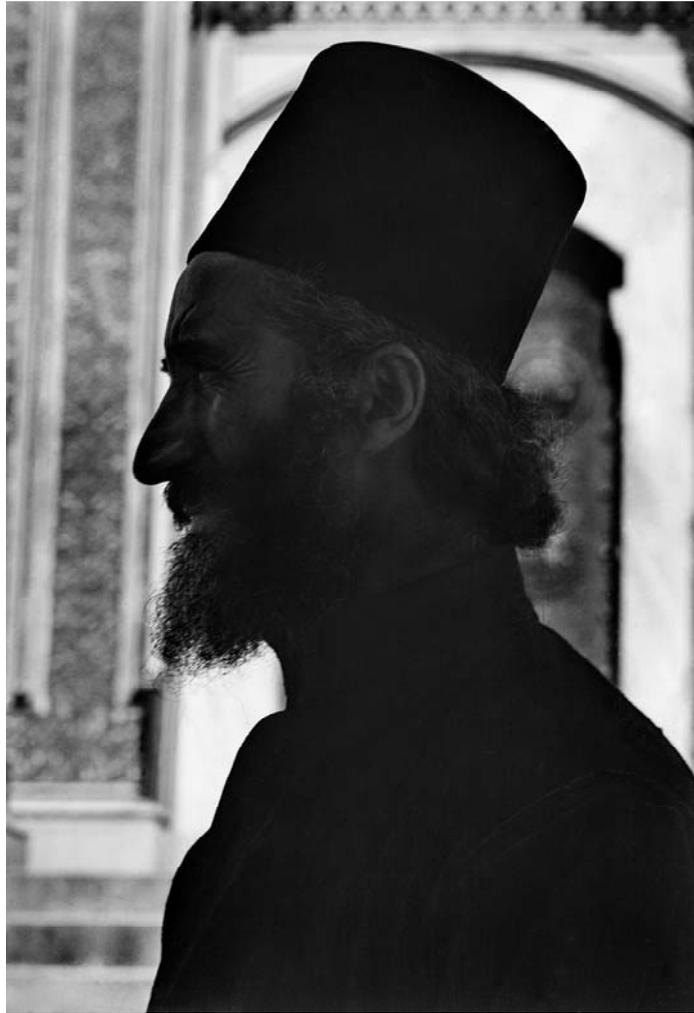


Fig. 25 – La silhouette d’un moine à Curtea de Argeș.

Les surprises (désagréables) ont continué : une fois revenu à la gare, en portant victorieux le trésor qu’il avait hâte à étudier dans son compartiment, avant d’enfiler sa tenue de soir, nécessaire au dîner royal où il était invité, il constate que le train royal était déjà parti pour se mettre à la disposition des souverains qui se trouvaient à l’inauguration d’une école militaire, dans un autre côté de la ville, et son wagon était sur une ligne morte, les portes fermées. Avec son humour spécifique, l’auteur raconte que les soldats de la garde lui ont procuré un escalier pour qu’il escalade la fenêtre vers le compartiment. Mais là, il est surpris et désespéré de

découvrir la disparition de la valise où se trouvait son costume. Il apprend que celle-ci avait été transportée sur les lieux où allait se passer le dîner de gala et où tous les invités allaient habiller la tenue formelle. Il est sauvé par l’un des valets de la Maison Royale qui avait été informé que le photographe était revenu au train. Le valet lui a procuré un frac du chef des serveurs dans un hôtel de luxe de Sibiu et il fut ainsi capable de se présenter au banquet où d’interminables discours, dont il ne comprenait point le contenu, furent tenus. Il participa, lui aussi, aux applaudissements et scanda, en même temps que les autres “La Grande Roumanie”.



Fig. 26 – Le centre de la ville de Sibiu.



Fig. 27 – Le centre de Sibiu, en Transylvanie.



Fig. 28 – Le centre de la ville de Sibiu.

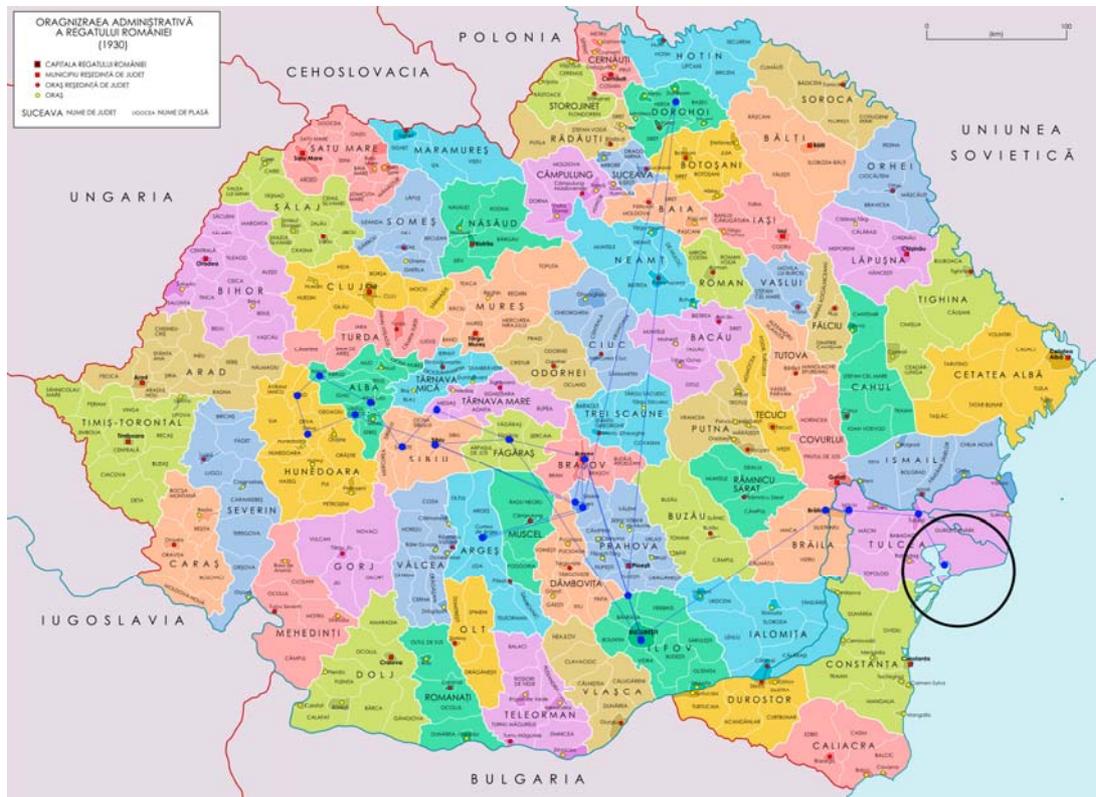


Fig. 29 – Les trajets de E. O. Hoppé à travers la Roumanie en 1923, en été.



Fig. 30 – Deux hommes mangeant des melons – dr. Ionescu, directeur des Pêcheries de l'état et E. O. Hoppé.

Le Ministre Mișu – qu'il allait immortaliser dans un portrait inspiré – lui arrange une excursion à travers la Transylvanie dont le préfet de Făgăraș devait s'occuper. La tournée le porte dans plusieurs villes importantes : Brașov, Făgăraș, Sibiu à nouveau, ensuite Săliște, Alba Iulia, Zlatna, Abrud – d'où il se déplace jusqu'à Detunata afin d'admirer les formations de basalte – Brad, Deva, Simeria, Vințul de Jos. Les chercheurs de Curatorial Assistance ont fait une carte (Fig. 29) où ils ont marqué toutes ses destinations, des localités du nord-ouest du pays, déjà mentionnées, vers le sud-est, à

Balta Brăilei, à Măcin, Tulcea et les bords du Lac Razelm et ensuite, dans le nord-est, sur le territoire de Herța, où il rencontre les paysans ruthènes. Bizarre, mais il n'y a aucune mention sur ce dernier segment bucovinien de son voyage dans son volume de mémoires, même si c'est d'ici que proviennent les portraits les plus intéressants et les plus mémorables.

Par le train, en automobile, en charrette ou en voiture ou même à cheval, dans ces six semaines, il a traversé un vaste espace du pays que peu de ses habitants avaient jamais parcouru dans un rythme aussi alerte.



Fig. 31 – La Reine Marie de Roumanie.

Il avait l'habitude de s'assurer, avant tout voyage, qu'il détient toutes les recommandations qui lui ouvrent facilement certaines portes et lui assurent la bienvenue et un guidage compétent qui l'aide à découvrir, en détail, le spécifique du lieu visité⁵². En Transylvanie, trois préfets ont été instruits pour prendre soin de lui et lui faciliter le déplacement. Dr. Antipa l'avait recommandé à M. Ionescu, le directeur des pêcheries de Baltă, un homme volumineux et voluble. L'auteur fait son autoportrait à côté de ce monsieur

imposant, dans une attitude légère, intime, en train de manger un melon vert. (Fig. 30)

Durant ce voyage, il a eu maintes histoires qu'il décrit, très amusé, dans le chapitre XIV, intitulé *Some Ironies of Travel*. L'un des chauffeurs qui devait le déposer à Bucarest, avait passé quelques années aux Etats Unis, à St. Louis et faisait grand cas de ses connaissances d'anglais, en faisant usage de l'argot américain difficilement compréhensible pour l'auteur, ce qui lui évoquait des passages de O. Henry ou Sinclair Lewis⁵³. Une panne de

combustible de l'automobile et la perspective d'attendre des heures dans une auberge avant qu'on le procure, déterminent Hoppé de se mettre en marche. Fatigué par le voyage et sans espoir d'être rattrapé par la voiture, il fait appel à la générosité d'un cocher qui transportait un porc et qui l'invite dans son incommode véhicule. L'élégant mémorialiste s'accroche au pauvre cocher afin de ne pas être jeté de la charrettes à cause de la route mauvaise, mais il a l'air d'être très bien dans cette compagnie, en dépit du ridicule de la situation : "I could not refrain from smiling at the ironies of travel in a foreign country. Here I was, bucketing along in an old shandrydan with pig and peasant, who had travelled in patrician luxury with the lovely Queen of Rumania in her fairy limousine to her wondrous Castle of Dreams. Imagine Curzon of Kedleston⁵⁴ in such a position! He could scarcely have survived the shock of contrast from the sublime to the ignoble. There are compensations, after all, in being a commoner with a sense of Fate's humorous ironies – those ironies which depose the proud and elevate the humble. (...) After all, such an experience is worth a good deal of discomfort – especially when one realizes that the experiment need never be repeated"⁵⁵.

Après un voyage aussi étonnant, mais qui ne le rapprochait pas de la Capitale, il décide de passer la nuit dans un village un peu plus grand où il y avait une auberge propre et accueillante. Il a été très surpris lorsque, après un repas très simple, le propriétaire de l'auberge lui a fait voir une revue londonienne dans laquelle l'auteur avait publié des images, il y a quelques années: "(...) The host brought me a periodical which seemed strangely familiar to me. It proved to be an ancient copy of *The Tatler*, much thumbed, and dated October 25, 1911. I was quite thrilled when I found it contained some of my own work. It was almost ludicrous coming on this typical London weekly in a primitive place where literature of any kind was non-existent. I am still wondering how it happened there, as the village is never visited

by tourists, and none of the natives looked as if they had friends in England who might keep them in touch with London life"⁵⁶.

Sur son chemin de retour, il passe devant Florica, le domaine du premier ministre Ion I. C. Brătianu, dévasté par un récent orage et il y rencontre le propriétaire qui a arrêté sa voiture et a longtemps parlé à l'invité britannique, s'intéressant à la situation politique de l'Angleterre et de France, même si celui qu'il questionnait était loin de maîtriser ce sujet, selon ses propres dires⁵⁷.

Une autre expérience qui lie Hoppé aux voyageurs qui lui ont précédé, pendant le siècle antérieur, fut la traversée, à cheval, des montagnes, de Braşov, par le pas Turnu Roşu, vers la Plaine Roumaine. Et ici, il a une aventure amusante : une nuit, s'égarant, il trouve difficilement une hutte où se caser, là où on lui offre de partager le lit avec un autre locataire. Pour éviter cette situation, il couche par terre où il dort très bien et, le lendemain matin, il prend le petit déjeuner, composé de polenta froide et des piments⁵⁸. C'est alors qu'il apprend que son compagnon de chambre était un invalide de guerre qui avait perdu sa vue. Celui-ci lui raconte le drame de sa vie, ce qui touche profondément notre voyageur.

Une fois à Sinaia, il a une nouvelle rencontre avec la Reine Marie pour laquelle il fait encore quelques portraits, cette fois-ci en toilette de gala : robe et pèlerine noire, couronnée d'un diadème aux diamants qui mettait en évidence sa peau blanche et ses cheveux blonds. (Fig. 31) Toujours à cette occasion-là, il a pris plusieurs cadres avec la Princesse Ileana dansant, pieds nus et enveloppée de voiles blancs, sur la pelouse de Peleş. (Fig. 32, 33) Ces images ont l'air de descendre de la période archaïque de la Grèce antique et rappellent la chorégraphie d'Isadore Duncan. Le photographe lui-même a été impressionné par la grâce et la passion de la danseuse en disant : "I had the privilege of watching her, and was as entranced as if I had witnessed Pavlova in the Swan Dance"⁵⁹.



Fig. 32 – La Princesse Ileana.

Au départ, la souveraine lui offre, en signe d'appréciation l'un de ses livres, avec sa signature. Dans son journal, la reine écrivait, le 21 juillet : "A busy morning letter-writing etc, a last séance with Hoppé discussing his book and has or could do it, taking a few other photographs. (...)"⁶⁰.

En attendant le train, dans la gare de Sinaia, il fait la connaissance de la princesse Martha Bibescu qui s'offre d'être son guide dans quelques merveilleux coins de nature de la zone, mais, apprenant son programme déjà fermement établi et qui le menait en Dobroudja, elle lui recommande

d'épargner au moins un jour pour visiter sa résidence de Mogoșoaia⁶¹, ce que le photographe va faire, comme le témoignent quelques images remarquables prises à cette occasion-là. L'une d'entre elles est faite sous l'arcade de la tour de porte, en relevant le kiosque en brique avec les spécifiques colonnes brancovanes. (Fig. 34)

Une autre a été prise dans la loggia du palais, vers le lac et son autre rive, avec son aspect sauvage, les colonnes ombragées avec leurs chapiteaux dentelés en premier plan. (Fig. 35) La petite église à l'extérieur de l'enceinte du palais, simple et élégante, a également été un sujet séduisant pour le photographe. (Fig. 36)



Fig. 33 – La Princesse Ileana.



Fig. 34 – Le palais de Mogoșoaia, résidence de la Princesse Martha Bibesco.



Fig. 35 – Le palais de la Princesse Bibesco, à Mogoșoaia.



Fig. 36 – L'église de la Princesse Bibesco à Mogoșoaia, près de Bucarest.

En Dobroudja et en Bucovine, le portraitiste de studio exécute, en plein air, quelques portraits mémorables des habitants qui, grâce au cadrage de l'artiste, portent l'aura de noblesse des modèles au sang bleu de l'Occident : le visage ridé comme du papier chiffonné, le regard brillant des yeux entrouverts et le rictus du coin de la bouche du tatar préparant le café, tel qu'un Nasreddin Hodja (Fig. 37) ; le pêcheur lipoven, avec sa barbe immense et sa coiffure page, lance des regards rusés, complices et joyeuses, tel qu'un boyard russe vers ses serviteurs ; le ruthène âgé, la barbe pointue et le regard sévère, aurait pu servir de modèle à Eisenstein pour *Ivan le Terrible* lorsqu'il a choisi Nikolai Cerkasov pour ce rôle, dans le film homonyme de 1942. (Fig. 39) Le vieux fier et sage tel que

le polonais de la suite de Jan Sobieski, (Fig. 40) et son jeune concitoyen, (Fig. 41) avec sa grande moustache, agressivement élançée au-dessus de sa lèvre, pareil à un brave soldat du même roi guerrier qui a libéré Vienne des hordes musulmanes ; le borgne, coiffé d'un chapeau spécifique pour la Bucovine, un billet flanqué dans son ruban, semble flatté par l'intérêt que lui accorde le photographe ; le petit garçon juif sourit joyeusement, victorieux et fier comme le biblique David lorsqu'il avait frappé Goliath dans son front à l'aide de sa fronde (Fig. 42) et le vieux juif à la barbe grisonnante, le visage ridé et le regard inquiet (Fig. 43) ; toujours dans cette contrée nordique l'artiste a pris un cadre avec un ancien cimetière mosaïque aux pierres tombées. (Fig. 44)



Fig. 37 – Imam à Măcin.

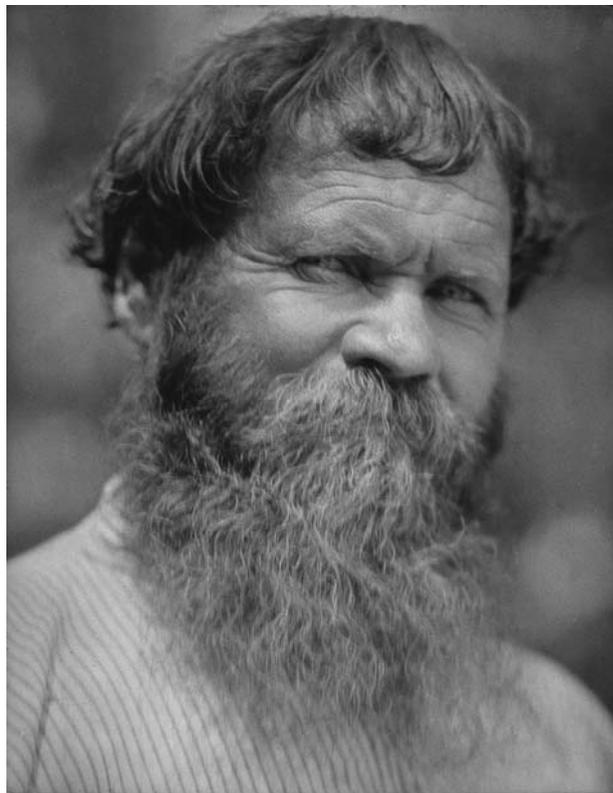


Fig. 38 – Vieillard lipoven, Balta Brăilei.



Fig. 39 – Vieux paysan de Bucovine.



Fig. 40 – Vieux paysan en costume traditionnel de Bucovine.



Fig. 41 – Villageois en costume traditionnel de Bucovine.



Fig. 42 – Petit garçon juif.



Fig. 43 – Vieil homme juif au chapeau.



Fig. 44 – Cimetière mosaïque en Bucovine.

C'est bizarre que l'artiste n'a pas été attiré par les visages des hommes simples de la Valachie, de Țigănești, Curtea de Argeș ou Mogoșoaia, mais surtout par ceux de Dobroudja et Bucovine. C'est peut-être parce que ces derniers avaient des traits plus forts, plus sculpturaux, d'un dramatisme théâtral. De la zone valaque proviennent surtout des portraits pleine figure, comme celui du vieux berger, (Fig. 45) son bâton sur l'épaule, son sac suspendu à lui ou celui du paysan à cheval, ses sacs accrochés à la selle en bois, (Fig. 46) ou du soldat des troupes des chasseurs alpins, avec tout son équipement. En Transylvanie, il a surpris une composition très alerte avec deux

villageois habillés de fête, les vestes décorées de modèles floraux, se serrant les mains et buvant d'une bouteille qu'ils passent de l'un à l'autre. (Fig. 47) A Făgăraș, il photographie le prêtre de campagne, vêtu de son costume brillant pendant l'office divin, (Fig. 48) ou devant l'église dans son costume noir de tous les jours, le chapeau sur sa tête. (Fig. 49) Dans la zone sud du pays, il a immortalisé surtout des types féminins, des nonnes, ensuite, des paysannes ou des habitantes des villes en costume populaire, de petits tziganes, souriants et vifs, en dépit des lambeaux qui les couvraient.



Fig. 45 – Berger roumain.

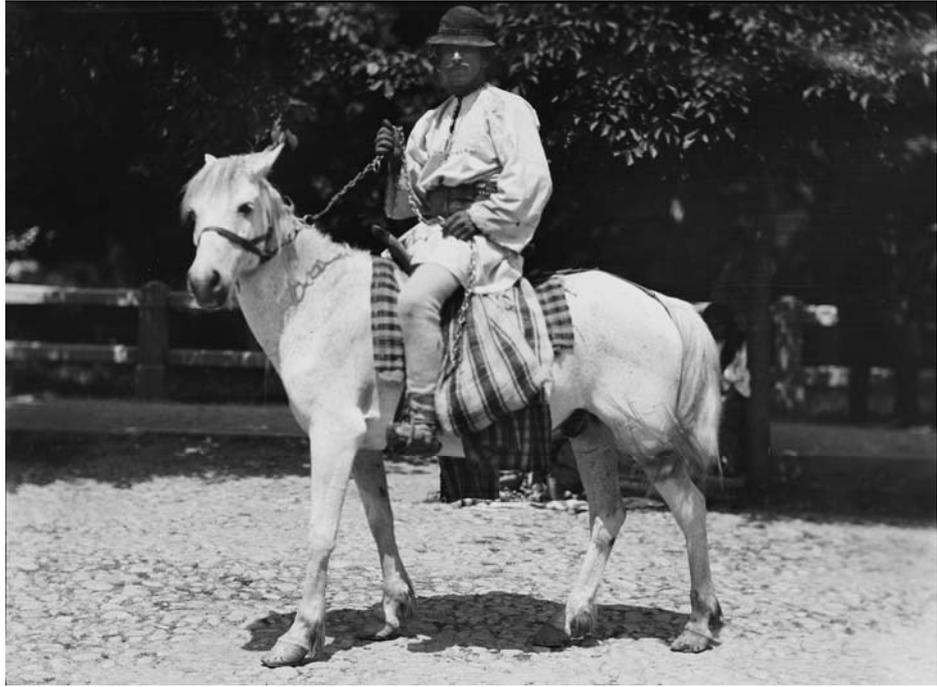


Fig. 46 – Paysan à cheval.



Fig. 47 – Hommes, en costumes traditionnels, en train de se serrer la main.

Fig. 48 – Prêtre roumain de Făgăraș.

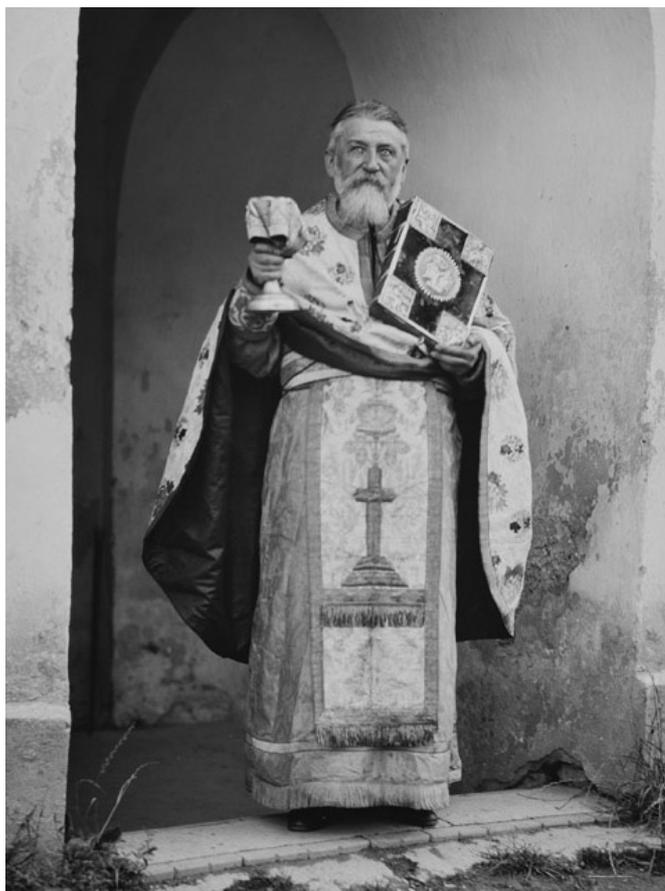


Fig. 49 – Le „Popa” de Făgăraș.

Pendant ses pérégrinations à travers le milieu rural, Hoppé a surpris dans ses clichés l'image iconique de la paysanne roumaine, assise devant sa porte, le fuseau et la toison de laine à la main, (Fig. 50) comme si on reprend le thème de la photographie ethnographique du XIX^e siècle pratiquée par Carol Popp de Szathmari, Theodor Glatz, Carl Koller, Franz Duschek ou Carl Schäffer, d'une part et de l'autre des Carpates. Il va même plus loin et photographie dans la même attitude de célèbres habitantes des villes, telle que

madame Maria Quintescu, vêtue de son costume populaire, richement décoré de fil d'argent, en mimant tout en plaisantant le travail au fuseau. (Fig. 51) Mais quelle différence entre la concentration sur le travail de la grand-mère aux pieds nus entourée de ses petits neveux curieux de voir de plus près le photographe et la dame qui sourit de ses dents blanches comme une actrice de cinéma qui ne regarde même pas son fuseau, étant plutôt préoccupée à cacher ses pieds chaussés de hauts talons !



Fig. 50 – Le fuseau, toujours présent dans la main de la femme.



Fig. 51 – Madame Marie Chintescu, au fuseau, en costume traditionnel.

Les inégalités sociales, les contrastes dont lui avait parlé la reine Marie – qu’il avait d’ailleurs mentionnés dans la préface du volume⁶² – et qu’il avait notés et observés lui-même tant de fois, étaient également énoncés dans les photographies. Il y a deux variantes d’une seule image prise au château de Bran : dans le premier plan, un humble habitant de la zone, un homme ou une femme, se prosternant devant une croix placée sur la pelouse devant le château et sur le sommet le plus fier, “l’orgueilleuse citadelle”, nid d’aigles impériaux, sculpture en pierre représentant la gloire à travers les siècles, le

drapeau flottant qui communique que l’illustre chatelaine y est présente (Fig. 52). D’une part, la vie misérable des plus pauvres, d’autre, la noblesse éternelle, intangible. Même si, par l’éducation, la fortune et les relations dans le monde des porteurs de blason, Hoppé était loin d’être un socialiste et d’autant moins communiste, la critique sociale était immanente dans beaucoup de ses cadres. Et non seulement dans ceux pris en Roumanie, qui furent les premiers de ce genre, mais aussi, plus tard, dans les suites de photographies prises en Angleterre, les Etats Unis et l’Inde.



Fig. 52 – Trinité, Château de Bran.

Dans *Hundred Thousand Exposures. The Success of a Photographer*, Hoppé publie une sélection très sévère d'ouvrages de toute sa carrière, longue et riche. On y trouve également le portrait de la délicate et pieuse jeune nonne du Monastère Țigănești. (Fig. 53) Choisir ce portrait de l'anonyme jeune nonne roumaine parmi ceux de tant de célébrités et visages intéressants immortalisés, confirme son appréciation particulière pour celui-ci. Présente dans la suite des personnalités littéraires, du théâtre lyrique, de la peinture, des têtes couronnées du Royaume

Uni de la Grande Bretagne, notre religieuse impressionne par la sérénité de son visage et la délicatesse de la main dont pend le rosaire⁶³. Dans le même volume de poche, page 130, en bas, on retrouve un paysage de la Cité de Făgăraș, un jeu de verticales et d'horizontales formant un carillon à la rencontre entre les jeunes peupliers souples au premier plan et les lignes lourdes du toit et des crénelés dans la fortification au fond. (Fig. 54) Sur ce paysage, il écrit dans ses notes: "At one side of the castle stands a row of slender poplars in pattern, producing a most quaint effect which

will be observed in my illustration⁶⁴.” En dehors des paysages citadins très réussis, Hoppé a également photographié quelques beaux paysages naturels, des plaines et des eaux jusqu’aux montagnes qui l’ont attiré par leur aspect spectaculaire. Par exemple, la composition *Vers les plaines infinies* (Fig. 55) où, en plaçant très bas la ligne de l’horizon, comme dans un paysage coulissant hollandais du XVII^e siècle, il met en valeur un ciel très riche en nuances de gris, ayant comme accent, au premier plan, à droite, un grandiose peuplier et d’autres arbres plus petits, derrière une clôture, en orientant le regard vers l’étendue déserte, désolante, accidentée seulement par quelques croix votives. Dans la même famille s’inscrivent *Solitude, Dobroudja* avec une croix votive à gauche et, plus lointaine, profilée sur le champ lisse, une maisonnette blanche au milieu d’une volée d’arbres – la confrontation de l’immense groupebande de la nature avec la vanité de la création humaine, dans un

essais photographique sur l’accablante solitude suggérée par l’infinie étendue de la plaine (Fig. 56). Le paysage des zones des collines ou des montagnes lui a inspiré des photos tout aussi intéressantes : une douce colline de Herța, avec quelques chétifs sapins, presque squeletiques, est chargé de dramatisation (Fig. 57), tandis qu’une autre colline, gardée par un magnifique sapin, avec, au loin, les pics des Carpates couverts de nuages, a une grandeur immanente (Fig. 58). Dans le Delta, il a surpris les flots doux du Danube caressant les rives abruptes (Fig. 59), ou *La colonie des cormorans* dans la végétation riche du rivage (Fig. 60), ou une impressionnante *Forêt centenaire de saules* (Fig. 61) qui semble le juste milieu pour cacher des haïdoucs et inspirer des histoires romantiques. Un pâturage sur une colline transylvaine, marquée par les corps blancs des bêtes aux cornes très grands provoque un sentiment de profonde tranquillité (Fig. 62).



Fig. 53 – Nonne roumaine, monastère de Țigănești.



Fig. 54 – Forteresse de Făgăraș.



Fig. 55 – Vers les plaines infinies.



Fig. 56 – Solitude, Dobroudja.



Fig. 57 – Paysage de Bucovine.



Fig. 58 – Paysage de Transylvanie.

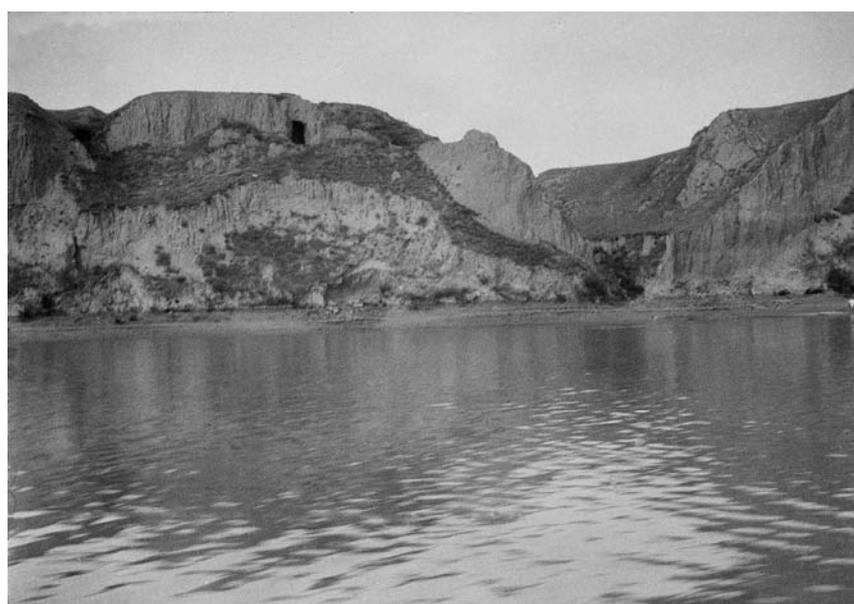


Fig. 59 – Le Danube.



Fig. 60 – La colonie de cormorans sur le Danube.



Fig. 61 – Forêt centenaire de saules.



Fig. 62 – Bétail au pâturage, Transylvanie.

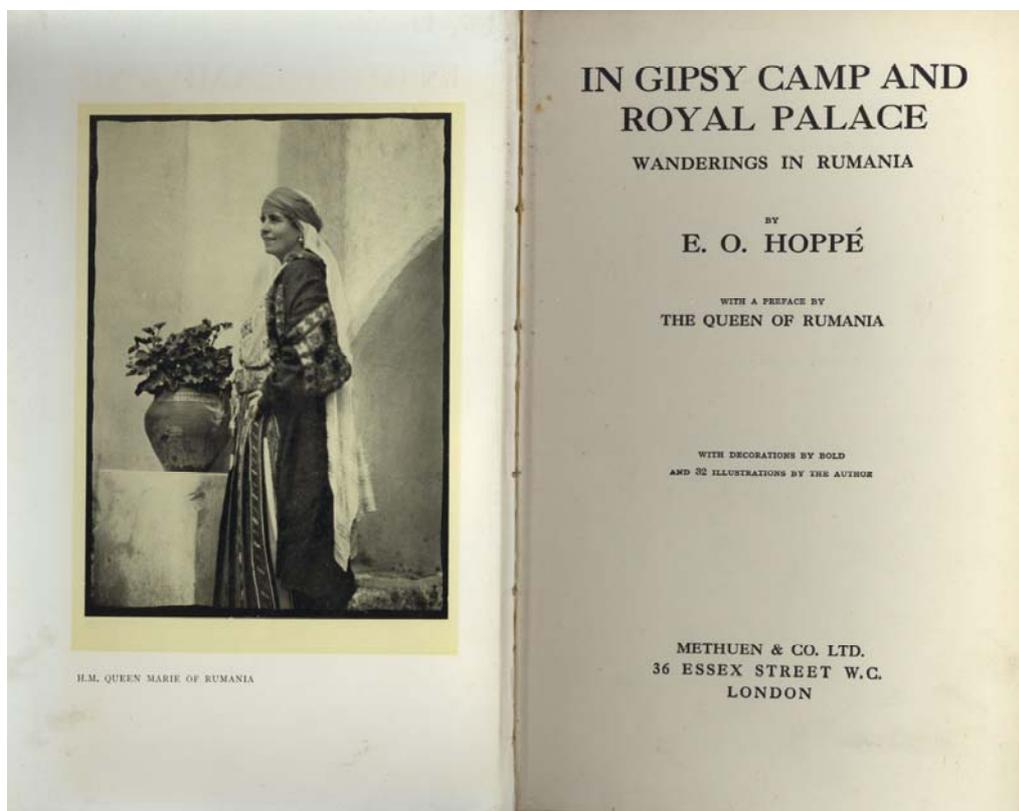


Fig. 63 – La page de titre du livre *In Gipsy Camp and Royal Palace*.

La visite en Roumanie a été un événement important dans la biographie et la carrière de Hoppé. C'était le début de longues pérégrinations à travers des territoires lointains afin de rassembler l'iconographie destinée aux albums monographiques nationaux publiés dans la série *Orbis Terrarum* de la maison d'édition Wasmuth de Berlin⁶⁵, comme nous venons de le mentionner déjà. L'artiste précisait : "My longest trip abroad was to Romania, which led to the publication of *In Gipsy Camp and Royal Palace* (...)"⁶⁶.

En 1923, en automne, une note est publiée dans le périodique *The Observer* avec le titre *1200 Miles Through Roumania. Mr. Hoppé's Interesting Trump*⁶⁷, avec des informations sur la visite du photographe dans notre pays, annonçant également la préparation d'un livre qui allait être publié le printemps suivant et qui avait le titre provisoire *Unknown Roumania*. "Il a parcouru tout seul les villes et les villages de l'ancienne Roumanie et les territoires récemment ajoutés, en faisant des ébauches, des photographies et des notes avec ses impressions durant le voyage. Il a été invité par le roi et la reine à Sinaia, il a rencontré M. Brătianu, le premier ministre, et beaucoup d'autres personnalités scientifiques, artistiques et littéraires". A cette occasion-là, on lui demande une courte interview dans laquelle l'artiste loue le pays et ses gens, tout en manifestant son optimisme quant à son brillant avenir, même si, à ce moment-là, il y avait des rumeurs sur des actes de corruption et de terrorisme : "Roumania is destined to become a rich country. It has wealth of water power, abundance of mineral resources and natural gas practically unexploited. There is very little waste of soil, every acre of land is tilled. There are great agricultural possibilities and cheap labour. The contentment of the peasantry is due to the newly-introduced system of land allotments, but they do not, as yet, fully appreciate their liberation from serfdom. They are slow of action, deliberate, shrewd,

and obstinate. The women are exceedingly industrious, but the men do not seem to show any abundance of enthusiasm for work. (...) The vague and unfair statements which have lately appeared – in most cases anonymously – which described Roumania as a perfect hotbed of terrorism and corruption, are, indeed, quite contrary to my own experience. Certainly my visit was made for purely artistic purposes, but there was never the slightest suggestion of supervision or distrust. On the contrary, I had the greatest freedom of movement, and was treated with much courtesy and hospitality by everyone from the Royal Family at Sinaia to the wandering shepherds in the limitless plains of the Dobrudja".

Son volume de mémoires, avec un titre si inspiré et éloquent pour les milieux si différents qu'il a fréquentés, *In Gipsy Camp and Royal Palace*, (Fig. 63) ayant 240 pages de texte, un index des noms (comme un ouvrage académique) et illustré de 32 photographies, va être publié en 1924, à la maison d'édition Methuen & Co. de Londres. Mais son portefeuille de photographies était beaucoup plus grand et Hoppé avait l'intention de publier un album richement illustré. Mais, à cause des commandes venues de Wasmuth Verlag de Berlin pour la collection *Orbis Terrarum*, il ne réussit pas à réaliser ce projet. Ce fantastique trésor iconographique se conserve aujourd'hui au Curatorial Assistance, Inc./E.O. Hoppé Estate Collection de Pasadena, Californie.

A part les planches photographiques, le livre est ennobli par plusieurs vignettes placées au début et à la fin de chaque chapitre, signées par l'initiale B. de Bold, une connaissance de l'auteur qui s'est occupé de la graphie du volume. Il s'agit de petits paysages, de monuments, de vêtements paysans, des vases céramiques et des récipients d'eau en bois, des instruments musicaux traditionnels et quelques compositions plus complexes, de petites dimensions : *The "Haraba"* (p. 19), *A "Popa"* (p. 31), *Gipsy Camp* (p. 42), un paysan

jouant du sifflet devant un autre (p. 55), un berger et ses moutons (p. 56), *A Monastery* (p. 65), *A Dancing Bear* (p. 127), *Ploughing* (p. 128), un “balançoire” un jour de fête (p. 132), une femme au fuseau (p. 166), *A Well in the Plain* (p. 178). Même si ces images ont peut-être été finies et/ou stylisées par Bold, la base furent les croquis fugitives exécutées par Hoppé lui-même qui, doué pour l’art plastique, dessinait fréquemment dans son cahier, comme il le mentionnait d’ailleurs dans ses notes de voyage⁶⁸.

Dans les Archives Documentaires Hoppé de Curatorial Assistance de Pasadena on conserve également une carte de vœux pour le nouvel an 1924 faite par son collaborateur et ami Bold (Fig. 64) : élégamment habillé, selon son style raffiné caractéristique, le col haut, un papillon au cou et des guêtres blanches au-dessus de ses chaussures luisantes, l’artiste flotte sur les nuages, en tenant, très concentré, sa caméra devant les yeux, prêt pour un instantané du petit ange au-dessus de soi qui, avec une plume, a calligraphié sur un cumulus la nouvelle date dans le calendrier. Placer le génial créateur aux nuages, comme dans une bien méritée aspiration au Parnasse, rapproche Hoppé de Nadar qui avait été immortalisé, en 1862, par son ami Honoré Daumier, dans un dessin humoristique, en le présentant en train de photographier Paris de la nacelle d’un ballon, afin d’illustrer l’ironie de la légende, *Nadar élevant la Photographie à la hauteur de l’Art*⁶⁹.

Pour la publicité du volume et pour une meilleure connaissance de la Roumanie en Angleterre, l’année même de sa parution, 1924, il organise une exposition de culture et civilisation traditionnelle roumaine dans son grand et élégant atelier de South Kensington⁷⁰. Dans le comité d’organisation, on retrouve Emma Asquith, les femmes des ministres Nicolae Titulescu, Take Ionescu, celle du consul général Marcu Beza et la veuve du romancier Bram Stoker, l’auteur du célèbre roman *Dracula*. L’exposition, vernissée par Nicolae Titulescu, coïncide

avec la visite, à Londres, du roi Ferdinand et de la reine Marie. Mais dans le journal de la souveraine on ne trouve aucune mention de cet événement, même si, dans les notes disparates du photographe, apparaît une information ponctuelle sur sa visite dans les salles d’exposition, accompagnée par le duc et la duchesse de York, futur roi George VI et reine Elizabeth. Une histoire amusante s’est passée là-bas : l’artiste avait préparé sa fille de 4 ans à se conduire correctement à l’arrivée de la visiteuse, mais, lorsqu’elle voit la noble dame, la petite s’adresse, intriguée, à sa mère : “Oh, mummie, she’s lost her crown !” A quoi la souveraine, avec sa brillante présence d’esprit, qui l’avait maintes fois sauvée des situations pénibles, lui répond, en riant : “I’ve left it at home, it was so heavy, you know”⁷¹. L’artiste mentionne dans son volume de mémoires qu’en visitant l’exposition de la Maison Millais, la reine s’est rappelée que, dans son enfance, elle avait posé là-bas pour John Everett Millais, qui lui fait un portrait⁷².

L’artiste qui avait rendu des services aussi importants à la Roumanie et à la famille royale par ses photographies et ses publications a été distingué par une décoration. Dans ses notes, il évoque cet événement, sans préciser de quel ordre s’agissait-il. Mais la distinction qui, sans doute, le flattait, lui a provoqué certains désagréments car lui, sans savoir qu’il devait recevoir un avis de la part du Ministère de l’Extérieur de la Grande Bretagne pour l’afficher, l’a arborée plusieurs fois, à des occasions officielles, jusqu’à ce qu’on lui a attiré l’attention sur ce fait : “Unaware of the Foreign Office rule I accepted the decoration without having first obtained official sanction, and I had actually been wearing it on one or two official occasions when I was privately informed that. I immediately spoke to Boncescu about this whereupon his government made the prescribed application to the Br/itish/ F/oreign/ Office who thereupon sanctioned the distinction”⁷³.



**ALL GOOD WISHES
FROM
E. O. HOPPÉ
AND
MARION HOPPÉ**

BOLD.

Fig. 64 – Carte de vœux pour le Nouvel An 1924.

A QUEEN'S CASTLES OF HAPPINESS

By E. O. Hoppé

Photographs by the author

LEFT the palace in the company of the Queen of Roumania and a great friend of hers, the widow of a general. There was a drive of four hours through gorgeous scenery. This region is *terra incognita* as far as English-speaking tourists are concerned. Yet if its beauties were known it would become a Nirvana for those tired of conventional travel and seeking an abode of rest and change. There are still many untrodden paths to be discovered in the deep, virginal forests.

The road, partly in the valley and partly on the heights, was ideal for motoring. In the little hamlets on the route were many houses in ruins, mute memorials of the fierce fighting which took place thereabouts. Near Darste-Sacelo, I noticed a large country house which was rather English in style. It was built by Maria Theresa. These Hungarian houses look quite different from the Roumanian and Saxon ones. Many of the wealthy Magyars, it seems, had large hunting-boxes in these parts. In one or two garrison towns which we traversed, the royal salute was given by the sounding of bugles and the beating of drums.

When we reached Bran a slight mist was slowly creeping up a steep hill, on the top of which was perched, like a swallow's nest, the most unreal and fantastic fairy castle which the wit of man could devise. It looked like a page from Hans Andersen's fairy stories, a beautiful tale come true. This was Bran Castle, the Queen's own special refuge: when she goes there she leaves every care of state behind her. At its base lies a delightful English garden heavy, on this day, with the scent of tall Madonna lilies, stocks, mignonette, wallflowers. When the Queen stood there in a blaze of color, a radiant figure with a flowing veil of the softest shades, the castle above seemed to be hanging in the clouds. I christened her palace the Castle of Happiness, and she smiled assent.

A steep path leads to the castle—which, with its ramparts and turrets almost buried in a mass of green, seems to rise out of the mountain and be of it. During the last eight hundred years many alterations and additions have been made to it, but it

shows still the lines of its original structure. It was one of the seven strongholds which the Knights of the Teutonic Order, a brotherhood similar to the Knights Templar, raised in the Thirteenth Century to guard the pass of Toros across the Carpathians.

The Queen took us all over the castle, up narrow staircases, through unexpected passages and across overhanging balconies into rooms of all shapes and sizes, where mediæval thoroughness and modern, fragile, beautiful things were foils to one another. In every room were flowers in profusion. Madonna lilies predominated and these were displayed in huge ewers of beautiful brass, or ancient vessels of carved stone. Roses and other lovely blossoms floated on water in glorious earthenware bowls.

In a round tower, high above where the ravens have their nests, was the quaintest little room where one has to stoop low on entering. From its mullioned windows is seen nothing but clouds and mountains and woods in shades from lightest emerald to deepest blue-black. It is the sort of room where the spirit of romance still lingers. This chamber the Queen had arranged, with understanding and love, for her youngest daughter, Princess Ileana.

I admired the beautifully patterned tiles of some of the old porcelain stoves, comfortable-looking things—and the Queen told me an amusing incident in connection with them. Time had put them out of action, and a potter,

famed for his skill, was called in to carry out the necessary repairs. He arrived one fine morning in a stately carriage, accompanied by his wife and daughter, who made themselves at home in the Queen's apartments, where the daughter satisfied her musical and literary instincts by playing on Her Majesty's piano and perusing her books. When other rooms were suggested for the potter and his family, the worthy man declined the offer with becoming modesty, declaring that they felt quite happy where they were.

As the evening drew on, a golden glamour spread over the land and soon the glories of sunset were like a tremendous palette steeped in a splendid blaze of light. A vivid shaft of light

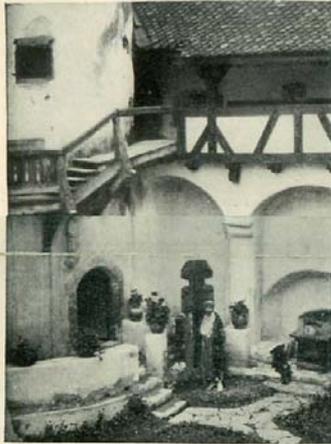


H. R. H. QUEEN MARIE OF ROUMANIA

Who is about to make her long-promised visit to the United States, arriving on the *Leviathan* on the eighteenth of this month and making a few days' sojourn in New York. No queen is more admired for beauty, charm and cleverness than this brilliant granddaughter of England's great monarch, Victoria. Queen Marie, here pictured in her favorite Roumanian costume, is the daughter of Prince Alfred, Duke of Edinburgh, who became sovereign Duke of Saxe-Coburg and Gotha seven years before his death. She is also a granddaughter of Alexander II, Emperor of Russia. When she married Ferdinand I, in 1893, he had not yet succeeded his uncle, Charles of Hohenzollern, as King of Roumania

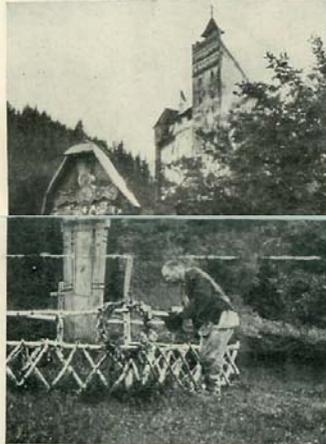


BRAN CASTLE, THE QUEEN'S REFUGE WHEN SHE LEAVES CARES OF STATE

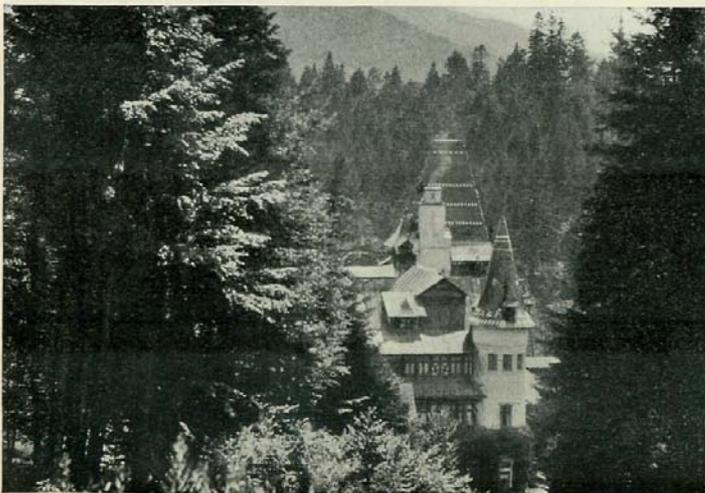


QUEEN MARIE AT BRAN

Eight centuries have passed over this picturesque castle, perched on a mountain top



BRAN'S ANCIENT CROSS



PELESOR CASTLE, WHERE THE ROYAL FAMILY SPENDS MOST OF THE YEAR

touched the Queen's face, and its dying flicker trembled in her hair. Standing on the castle terrace, she looked, indeed, a modern fairy queen. As a daughter of the late Duke of Edinburgh, Queen Marie of Roumania is a niece of the late King Edward VII and therefore naturally has much love for everything English. In her family circle English is the language most frequently spoken. On the other hand, she is entirely devoted to Roumania and nearly always wears the becoming national dress, with a coronet of diamonds and pearls which holds a veil flowing in soft folds.

But the Queen has more than one castle and another was awaiting me. It was midnight when I arrived at the hotel at Sinaia—unquestionably the mountain resort of fashionable Roumanians. It is not a village in the ordinary sense, for it has no shops which supply the everyday necessities of life. There are, however, various shops for all sorts of luxuries, especially jewelry and perfumes. Smart hotels and swaggar villas cover the mountain slope, embedded in deep forest, half-way up to the royal castle. The eastern slopes of the Carpathians, with the valley of the Prahova widening out from the river, provide wildly romantic scenery, with numerous

mountain cottages. The next morning a car was waiting to take me to Pelesor Castle, where the royal family spends the greater part of the year. It is two or three miles up the mountains by an excellent road, hard and smooth like marble. The gentle ascent is through balmy pine woods, while in a gorge below the torrent of the Peles River is heard. A little higher, the striking Sinaia Monastery appears. Built on a plateau of Mount Furnia in the Fifteenth Century, it overlooks the valley which stretches at its feet. When, a few minutes later, at the bend of the road, one has the first glimpse of the old Castle Peles, the appeal to the eye is irresistible.

One can hardly realize the beauty of this castle's situation; it is a vision of enchantment which loses much of its attractiveness when one comes close to it, because of the irritating complexity of its architecture. A combination of wood and stone, it is lavishly embellished with pinnacles and turrets. King Carol built this palace in 1868, but it was not finished until 1873, when the royal summer court was transferred there from Bucharest.

The present King and Queen reside in the smaller and really exquisite Pelesor Castle, a little farther on. Near by are the barracks of the guards, which resemble an old ruin. Just as we approached it, the King was passing by in his powerful car. The Palace Guard,

drawn up in full uniform, with turkey feathers in the slouch hats, was very impressive. The King drove the car himself. I heard afterward that he is an enthusiastic motorist, not above doing the work of a mechanic, and that his interest in sport is very catholic.

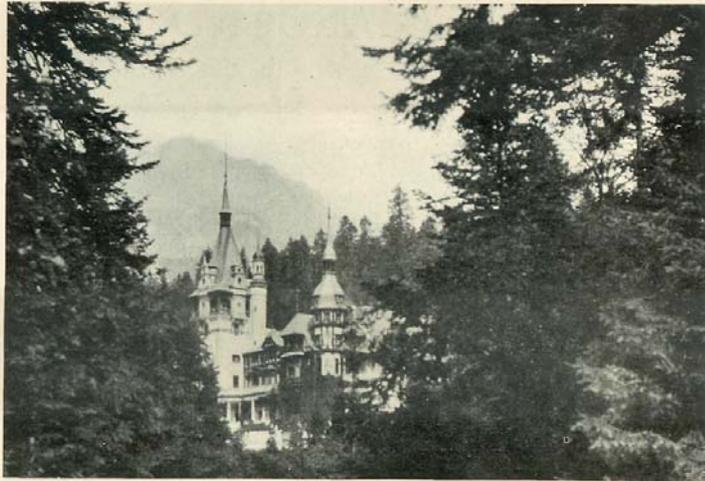
After luncheon smoking was permitted and the King and Queen expressed a desire to see my pictures. They were quite kind about them, and it was suggested that I should make some portraits of the King. I had only a small hand-camera at the hotel, and it was sent for immediately. The King was a good subject. He is a handsome man with an aquiline nose, smiling blue eyes and a clear complexion. Full of jollity and most easy to get on with, he is a Henri IV type of monarch, with a touch of Charles II.

The Queen then asked me to take her photograph in a round room in the tower, all marble and gilt and in the Byzantine style of architecture. I was somewhat handicapped by lack of appliances, and the Minister of the Royal Household came to my aid with a little hand mirror for getting the proper reflections. I know these proceedings sound rather unorthodox, but the results turned out quite satisfactory.

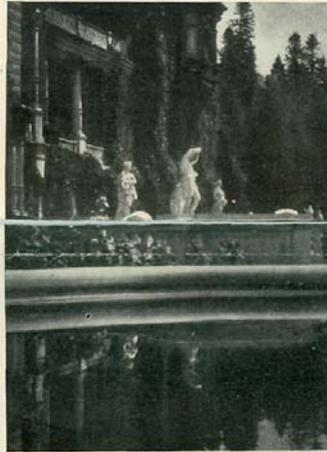
Later in the afternoon I was shown over the old castle of the late King Carol and Queen Elizabeth. The halls, staircases and apartments are spacious and of fine proportions, but my general impression was one of oppression, owing to the prevalence of fearfully heavy oak carving. There are seventy rooms in the palace, containing fine canvasses and interesting suits of armor. In one of these rooms a temporary stage had been erected where the Princesses rehearsed some charades which were to be performed that evening. Carmen Sylva was very fond of this palace and translated many of her folk and fairy tales into English there. I was shown a small secluded room where she used to retire when she found the inspiration for a poem and where she read when the muse was unwilling to be wooed. A windowless room, it has a little organ built into the wall, on which Carmen Sylva often played.

In front of the palace are stately pillared porticoes leading to terraced gardens, formally laid out with numerous marble statues which are seen afar and with a fountain in the center.

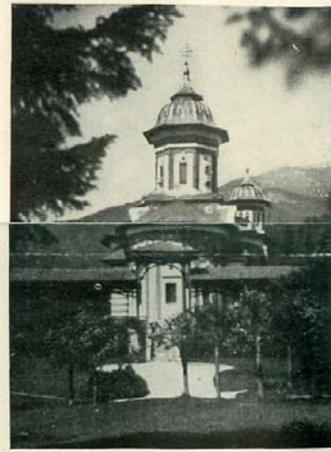
Sinaia itself has been well described as resembling "a large model village, widely scattered among the pine forests of the lower Carpathians, and along the banks of the Prahova, a swift alpine stream." The ancient monastery, the former royal residence, is associated with the Cantacuzène family.



PELES CASTLE RISES ABOVE SINAIA, THE FASHIONABLE MOUNTAIN RESORT



THE PELES FOUNTAIN COURT



THE OLD SINAIA MONASTERY

Founded in 1695 by Prince Michael Cantacuzino, the monastery is on a plateau of Mount Furnia



THE FORMAL TERRACED GARDENS AT PELES ARE OF MARKED BEAUTY

0738



What Roumania means to its Queen

by QUEEN MARIE

Photographs by E. O. HOPPÉ

ROUMANIA! To me the name means everything, and it is a deep satisfaction for me to see how more and more familiar it is becoming all over the world.

I came to Roumania when I was so young that in those days its name, its history, its hopes and expectations were almost as vague to me as to those I was leaving behind me in England. And now?

Now it has become my very *raison d'être*! Its joys and pains, its hopes and fears, its aspirations and ambitions are mine.

I believe in its future, I am bound up with its destiny, it is my dream, my anxiety, my life's work.

I brought up my children to love it, to plan for it, work for it, to be Roumanians with all their hearts, to be proud of being Roumanians wherever they went.



Once I said I wished to give Roumania "a face." I have striven to do this by word, act, and picture, and I am grateful to all those who help me in my work.

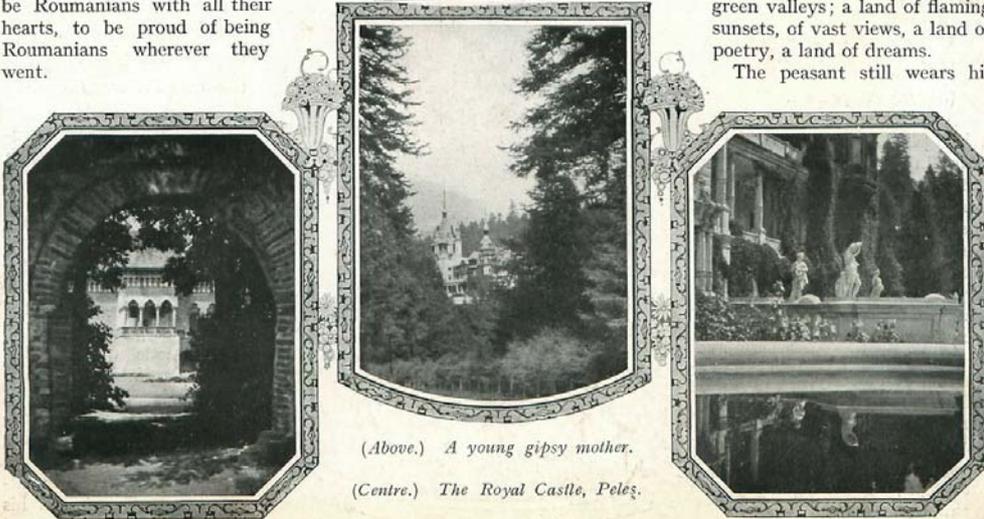
Roumania's first Queen, Carmen Sylva, before me, sang of the beauties of Roumania; her name was well known as poet, and already her voice reached many an ear.

I am no poet, but I am an artist with every fibre of my heart, and it was the artist within me which first attached me to this land.

It is a land of beauty, and those who have once taken it up into their hearts always long to come back to it again.

It is a land of wide plains, of high mountains, dark forests and green valleys; a land of flaming sunsets, of vast views, a land of poetry, a land of dreams.

The peasant still wears his



Palace of Princess Bibesco at Mogosoaia.

The beautiful terrace of the Queen's dream palace.

Fig. 66 a – Queen Marie, *What Romania means to its Queen*, "Woman", January 1926.

costume, his women-folk embroider upon white linen beautiful designs, which are handed down from mother to daughter, and which seem, so to say, to be bred in the bone! It is hardly conceivable how hands roughened by the toil of the fields can execute such exquisite work.

The shepherds play

people are in easy contact with us, almost any one has the right to ask to see his King or Queen.

I always made it my principle that my children should be seen as much as possible; each of my babies was a new link, a new joy shared by all, and our people rejoiced as much over the birth of the sixth as they had over the birth of the Crown Prince.



(Left.) A street vendor.
(Above.) A peasant.



(Right.) The Queen.
(Centre.) Princess Ileana.

weird plaints upon their flutes as they watch over their sheep on the mountain tops. The gypsies wander from place to place with their carts, casting at sunset their tents beside the rivers or on the outskirts of a wood. The roads are long, long and dusty, and seem to run right over the face of the earth.

We are democratic sovereigns, our court is simple, we are not over-weighted by ceremonies and our



Queen Marie at home.

Old King Carol travelled much through his country when he first came to be its ruler, but later in life he moved but seldom, and having built for himself as a summer residence, Castel Peles, that beautiful castle amongst the Carpathian mountains, he loved it so dearly that he no more cared to go anywhere else.

Having left western countries in his early youth, he had
Continued on page 414.

Fig. 66 b - Queen Marie, *What Rumania means to its Queen*, "Woman", January 1926.



The Byzantine and Arabic harmony of the Cathedral at Curtea d'Argesh.

An Eastern Pilgrimage.

I HAD heard much of the wonders of the Cathedral of Curtea d'Argesh, the pride of Roumania, and had made up my mind to visit it at the first available opportunity. The project crystallised in the form of a little note from the Prefect of the Province of Fagaras, whom I had met on two previous occasions, inviting me to join him on a motor tour through Wallachia, culminating at Curtea d'Argesh. I welcomed the suggestion with eagerness. A few days later we set out on this run of nearly 900 miles.

The traffic on the long road, which is one of the most important highways in the kingdom, was very lively.

'Fine oxen, fine pigs, fine geese', said the Prefect as we cut through their divided cohorts.

'Yes', I admitted, 'but their obstinacy is colossal.'

We had many zig-zags and, time and again, I thought beast or fowl would be turned into cold corpses but, with dexterous twists from the alert chauffeur, repeated calamities were averted.

Soon after we had left the outskirts of Bucharest behind us, I noticed curious spirals of thin smoke rising, from the soil of the rough pastureland which bordered the road. The Prefect explained that probably

breakfast was being prepared in the 'bordei'. Then I remembered the sunken dwellings which in times of continuous warfare had become such a necessity to the country. The roof is barely indicated in a slight rise from the ground. It is covered with turf, and is almost indistinguishable as a living abode from a slight distance—a very useful factor in home preservation when invasions by barbaric

hordes were of continuous occurrence. Openings without protection from wind or rain serve as windows and chimneys alike. My friend seemed a little hurt in his personal pride that I should display any interest in these underground dwellings, and added hastily that they were the only survivals of the kind in all Roumania.

WE passed smiling vineyards and orchards, thickly planted with prune trees which promised an abundant fruitage and a plentitude of *tuica*, the national liqueur, made of fermented prunes.

Soon we had the road to ourselves. Endless fields of waving corn stretched limitless to the horizon; a mass of gold against a cobalt sky in which snowy-white cumulous clouds towered fantastically. Here and there a 'fontana', the driving-well of the country, its long slender beam pointed upwards by its counterpoise, looked like a giant's finger. Dotted about in the shoulder-high corn, the white-clad figures of the harvesters seemed ex-

(Concluded on page 35)



The gracious Queen Marie of Roumania posed for Mr. Hoppe in her castle of Bran.

0732

Manuscript
H. S.
H. S.

IN FAR ROUMANIA

THE LAND BEYOND THE MOUNTAINS
WRITTEN AND PICTURED

By E. O. HOPPÉ



Types of Roumanian beauty in their national costumes

the taste of a magpie and loves to deck herself out in coloured glass and tawdry finery ; but she wears it all like a young Eastern queen. At this moment she is the light of her husband's eyes ; but before many moons have passed she will be

SHOWERS of leaping sparks dance in the air like fireflies. Shrill laughter echoes over the Walachian Plain. A sobbing undertone breaks into a piercing cry from the camp of the Tziganes on this hot August night. Fresh logs thrown on to the fire, smouldering beneath a battered cauldron containing the evening meal, stir a flickering flame, and reveal groups crouching in the shadows. A gipsy wedding-feast is in progress ; loud laughter and coarse jokes drown the passionate *crescendos* and tumultuous *adagios* with which the bridegroom's fiddle awakens the night echoes and woos the bride, a pretty girl still in her teens.

A few hours earlier the marriage ceremony had been performed before the *Gako* or leader of the band, a stalwart fellow, good-looking and autocratic, who has installed himself in office by sheer physical strength. The girl had simply broken an earthenware bowl in the presence of the bridegroom, and the nuptial knot was thus officially tied—although only for as long as the fragments of crockery remained in the bride's possession. Should a piece be lost by accident or design the marriage is considered dissolved.

IN early youth the Tzigane girl is voluptuously beautiful ; in repose like a bronze statue with black hair and eyes. She has

merely the family drudge and general provider, having already brought him a dowry and the goods and chattels for domestic life.

A boy of sixteen, having had eight years or so of shifting for himself, loses no time in bettering his lot by marriage. His young wife, however, is of no importance in the tribe, and has no pleasure excepting in her children, who love her with an intensity that is one of the finest traits in the character of a despised people. But when her beauty fades, when her smooth skin is withered and creased like parchment, she acquires influence and authority and her words are feared and respected. She exercises to the full her power of reading fate in the stars ; she forecasts the weather, prescribes magic potions for man and beast, brews love potions, and casts charms, in all of which her clients believe implicitly, be they members of her tribe or credulous men and women of the Roumanian peasantry.

LAVENGRO and other books of the Borrow type have woven a veil of romanticism round the gipsy theme which tends to obscure the large element of barbarity present in the various tribes, who are descendants of hosts of invaders who swept down on Europe some five hundred years ago, and whose origin is still a source of conjecture to the ethnologist.

Fig. 68 a - E.O.Hoppé, In Far Romania.

There are no complexes in the make-up of a Tzigane. Music and play, drinking, thieving, laughter, and love are his sole passions; he is guarded only by unrestrained instincts. Superstition and paganism are the only form of religion known to him; nevertheless, that essence of the untrammelled lends him a certain interest in the eyes of those more conventionally circumstanced. He can be an intolerable nuisance, viewed with a pained interest by blameless citizens living on the borders of his odorous camp.

If it were possible to transport a genuine Tzigane band to London, Paris, or New York the enterprising producer would provide a sensation. In Continental capitals, certainly, so-called Tzigane orchestras may be heard; but these spick and span musicians bear no resemblance to the ravenous nomadic minstrels; neither does their music display the same elemental qualities. In Roumania, however, each townlet and village has its gipsy musicians, who enliven every feast, as dancing plays a very large part in the life of the Roumanian peasant. On Sundays and holy days the recreation takes place before the village inn, the dances varying from the *batuta*, an ancient dance performed by men only, to the *hora*, a round dance of slow rhythmic movement somewhat like a Scottish reel.

FAR removed from the camps of the gypsies are the towns of this Land Beyond the Mountains. They are turreted and fortified by massive loop-holed walls, like mediæval Sibiu in the cup of the Carpathian ranges. At noontide in summer

a stranger entering through one of the massive gates would see moss-mottled roofs of ancient churches and ruined watch-towers, wooden balconies from which hang clusters of flowers; but there is never a sign of life. Every shop is barred and bolted behind strong shutters against the glare of light as hard as steel. Silence reigns undisputed.

When the population re-awakens the old-world atmosphere changes in tone and becomes more human. In the deep shadows the carving on the houses is richly black against gay flower-patches. In that timbered house with twisted gables the warped spirit of Faust still hovers; for, according to local tradition, he spent several years of his eventful life in old Sibiu. Outside the city the country, gently undulating, is rich in cornfields and maize plantations.

It is strange that English sportsmen visit Roumania so little. In two days' journey there is magnificent sporting country with plentiful big game. The man with the rod can enjoy unrivalled fishing throughout the Carpathians; there is, admittedly, no salmon to be had, but marvellous trout are there in rivers and tarns as clear as crystal. Mountain-paths, untrodden by any human beings other than shepherds, who for a thousand years have carried on their work, generation after generation, offer adventurous climbing. The scenery is wildly beautiful, majestic pines and giant firs dominating the thick undergrowth. The Royal shooting-box lies deep in the forest, and friendly inns are to be found there under the lime blossoms.



Typical Roumanian village

Hoppé s'est également servi ultérieurement du matériel roumain, autant écrit que photographique. Ses impressions sur les visites aux châteaux Pelişor, Peleş et Bran sont racontées, en 1926, dans la revue *The Spur*, où il reprend des fragments du volume de mémoires et plusieurs images éditées et inédites⁷⁴. (Fig. 65 a, b, c) A cette époque-là justement, la reine Marie faisait sa glorieuse tournée à travers les Etats Unis et la légende du portrait de la souveraine précisait ce fait. L'artiste fait l'illustration de l'article *What Roumania Means to its Queen*, (Fig. 66 a, b) publié par la souveraine dans le périodique *Woman*⁷⁵, au début de l'année, lorsque sa visite américaine était programmée, ce qui témoigne d'une collaboration serrée entre le talentueux photographe et son hôte au sang bleu. La pagination était très inspirée : à côté du titre était placé un portrait de la reine, au-dessous duquel, une tendre maternité sous les traits d'une jeune tsigane souriante, un bébé dans ses bras ; en bas, dans des vignettes décoratives, il y avait trois images du palais Mogoşoaia, vu d'en-dessous d'une arcade de la tour de porte, le Château Peleş parmi les sapins et une terrasse de la même résidence royale d'été. Sur la page suivante, une paysanne sur les champs, un fardeau de foin sur ses épaules, un tatar vendeur de braga ambulante, le portrait de la princesse Ileana, vêtue de blanc, assise sur la pelouse de Peleş, et encore deux portraits de la reine Marie, en costume populaire, sur la terrasse ou dans les chambres du Château de Bran.

Dans le numéro de juillet 1929 de la revue *The Cunarder*, il publie l'article *An Eastern Pilgrimage*⁷⁶, (Fig. 67) où il décrit ses impressions de voyage et la beauté de l'église métropolitaine de Curtea de Argeş en y ajoutant aussi des photos du monument, un portrait de la reine Marie et le profil ombragé du moine de cette église. Dans les archives du photographe il y a encore une page d'une revue non identifiée avec un article intitulé *In Far Roumania*, signé par lui et deux images du portefeuille roumain.⁷⁷ (Fig. 68 a, b) Toujours ici se trouvent quelques dactylogrammes aux

notes holographes d'une série d'articles sous le titre générique *The Land Beyond the Mountains*⁷⁸, avec des versions en allemand, *Das land Hinerdem Bergen*⁷⁹ dont on ne sait pas si jamais ils ont été publiés, mais dont on a utilisé de substantiels extraits dans les mémoires dédiées à la Roumanie.

Par rapport à Lee Miller qui a parcouru le pays à une distance de 15 ans, en 1938, et qui a eu dans son périple roumain en tant que guide constant et compétent le folkloriste roumain Harry Brauner, qui l'a portée directement aux sources, dans l'univers du village et de la civilisation traditionnelle⁸⁰, Hoppé, à l'exception des moments où il s'est trouvé à l'attention d'un ou de l'autre des préfets ou des officialités aimables, a découvert tout seul le pays grâce à ses petits accidents et aventures, il a dialogué avec les gens de toutes les catégories, il a appris des détails particuliers, il a admirablement pénétré l'esprit et la mentalité locale, dans son ensemble et en particulier, autant dans le milieu rural que dans l'urbain. Il observait, il notait, il dessinait, il photographiait avec son petit appareil de poche. Il s'est bien entendu avec tout le monde et tout le monde l'a compris, aidé, même s'il était un étranger !

Dans un article, intitulé *Sur les traces de Kurt Hielscher*, paru, dans une revue de popularisation de l'histoire, on dit que "autour de 1930 /Hielscher/ fut le premier à étudier la Roumanie, récemment devenue grande, en regardant par son objectif la nature, les bâtiments et les gens"⁸¹. Mais cette assertion n'est pas fondée, vu qu'elle ignore la réalité, car le photographe allemand était sur les traces de Hoppé. Et l'album de Hielscher, *România (1933)*, même s'il était plus ample, plus complexe et plus varié en sujets, apparaissait pourtant neuf ans après le volume de mémoires de Hoppé, dans la collection *Orbis Ferrarum*, où on avait également édité les albums à la thématique américaine ou anglaise de son confrère britannique. Si l'œuvre de Hoppé, dans toute sa complexité, est pour longtemps restée inconnue, pourtant, ses publications – les albums, les livres, les articles et les illustrations dans les

périodiques – pouvaient être consultés dans les bibliothèques, donc, la thématique et la conservation de la création roumaine pouvaient être incontestablement validées dans le patrimoine mondial.

Dans la préface qu'elle signe, la reine Marie synthétisait, judicieusement, justement ces qualités de l'auteur : "Mr.Hoppé is master of his art, he not only sees, but

feels. He manages to get at the heart of things, to catch the atmosphere, to penetrate the poetry, to make his pictures live, not only in beauty, but also in thought and inner understanding"⁸².

En 1923, E.O. Hoppé réalise le premier et le plus véridique portrait d'un pays – celui de la Grande Roumanie – devenu un précieux héritage iconographique.

¹ Il faut y mentionner plusieurs voyageurs européens du XIX^e siècle qui ont traversé notre pays et ont ensuite publié des volumes de mémoires ou ont contribué aux périodiques illustrés : William Macmichael en 1817-1818, James Edward Alexander en 1826, Robert Walsh et Charles Colville Frankland, les deux en 1827, John Paget, accompagné par l'artiste George Edwards Hering dans son voyage en Transylvanie, en 1835-1836, Auguste Raffet, artiste dans la suite du comte Anatol de Demidoff dans son voyage en Valachie et Moldavie de 1837, William Henry Bartlett, en croisière sur le Danube, en 1847, Michel Bouquet et Charles Doussault, établis pour quelques années à Bucarest, à la moitié de la cinquième décennie, devenus des illustrateurs pour *Album Moldo-Valaque* de 1848, Théodore Valerio explorateur des territoires roumains de l'Empire des Habsbourgs à la veille de la Guerre de Crimée, Auguste Lancelot, reporter et dessinateur de la revue de voyages *Le Tour du Monde*, envoyé à documenter l'espace roumain en 1860, Emil Volkers invité plusieurs fois, dès 1867, par le prince Carol I à exécuter des compositions pittoresques des Principautés Roumains. Pour plusieurs détails, voir Adrian-Silvan Ionescu, *Arta și document. Arta documentaristică în România secolului al XIX-lea*, Bucarest, 1990.

² Nicolae Iorga, *Istoria românilor prin călători*, Ed. Casa Școalelor, Bucarest, 1928.

³ Emily Gerard, *The Land Beyond the Forest: Facts, Figures and Fancies from Transylvania*, Harper & Brothers, New York, 1888.

⁴ Adrian-Silvan Ionescu, *Fotografie und Folklore. Zur Ethnofotografie im Rumänien des 19. Jahrhunderts*, "Fotogeschichte" Heft 103, Marburg, 2007, p. 57.

⁵ Larry J. Schaaf, *The Photographic Art of William Henry Fox Talbot*, Princetown University Press, 2003, p. 13.

⁶ *Ibidem*, p.24, 26, 28, 30; Idem, *Third Census of H.Fox Talbot's The Pencil of Nature, History of Photography*, vol. 36, no. 1/February 2012, p. 99-103.

⁷ Jena-Claude Gautrand, Alain Buisine, *Blanquart-Evrard*, Centre régional de la Photographie Nord Pas-de-Calais, 1999, p. 34-36.

⁸ E.O. Hoppé, *In Gipsy Camp and Royal Palace. Wanderings in Rumania*, Methuen&Co.Ltd., London, 1924.

⁹ Graham Howe, *E.O.Hoppé's Pioneering Business Models in Photographic Practice*, PhotoResearcher, no. 23/2015, p. 52.

¹⁰ Philip Prodger, *E. O. Hoppé – The German Work, 1925-1938*, Göttingen, 2015, p. 11.

¹¹ Graham Howe, *op. cit.*, p. 52.

¹² E.O.Hoppé, *Hundred Thousand Exposures. The Success of a Photographer*, introduced by Cecil Beaton, The Focal Press, London and New York, 1945, p. 10.

¹³ *Ibidem*, p. 12.

¹⁴ *Ibidem*, p. 35-36.

¹⁵ *Ibidem*, p. 16-22.

¹⁶ *Ibidem*, p. 120-121.

¹⁷ *Ibidem*, p. 115.

¹⁸ *Ibidem*, p. 38.

¹⁹ *Ibidem*, p. 25-26, 37-38, 69, 75-79; Graham Howe, *op. cit.*, p. 54.

²⁰ E.O. Hoppé, *Hundred...*, p. 122-123.

²¹ E.O. Hoppé et Auguste Bert, *Studies from the Russian Ballet*, Fine Art Society, London, 1913.

²² E.O. Hoppé, *The Book of Fair Women*, Knopf, New York, 1922 et Jonathan Cape, London, 1922.

²³ Idem, *Hundred...*, p. 96.

²⁴ *Ibidem*, p. 97-99.

²⁵ E.O. Hoppé, *Picturesque Great Britain: the Architecture and the Landscape*, Brentano's Publishers, New York, 1926; *ibidem*, Benn, London, 1927; idem, *England*, Verlag Ernst Wasmuth, Berlin, 1926.

²⁶ E.O. Hoppé, W.Pett Ridge, *London Types: Taken from Life*, Methuen and Co.Ltd, London, 1926.

²⁷ E.O. Hoppé, *Romantic America: Picturesque United States*, B.Westermann Co.Inc, New York, 1927; idem, *Das romantische Amerika*, Verlag Ernst Wasmuth, Berlin, 1927.

²⁸ Idem, *Hundred...*, p. 186

²⁹ *Ibidem*, p.188.

³⁰ Idem, *Deutsche Arbeit*, Ullstein Verlag, Berlin, 1930; voir aussi Philipp Prodger, *op. cit.*

³¹ Idem, *Romantik der Kleinstadt*, Verlag F.Bruckmann, München, 1932.

³² Idem, *The Fifth Continent*, Simpkin Marshall, Ltd., London, 1931; voir aussi Graham Howe, *op.cit.*, p. 57.

³³ Idem, *Hundred...*, p. 210-211; Graham Howe, *op. cit.*, p. 57.

³⁴ Idem, *London*, Medici Society, London, 1932.

³⁵ Idem, *The Image of London*, Chatto&Windus, London, 1935.

³⁶ Idem, *A Camera on Unknown London: Sixty Photographs and Descriptive Notes of Curiosities of London to be Seen Today*, J.M. Dent&Sons, Ltd., London, 1936.

³⁷ Idem, *The London of George VI*, J.M.Dent&Sons, Ltd., London, 1937.

³⁸ Idem, *In Gipsy Camp and Royal...*, p. 8.

³⁹ *Ibidem*, p. 18.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 22-25.

⁴¹ *Ibidem*, p. 26-27.

⁴² *Ibidem*, p. 29.

⁴³ *Ibidem*, p. 30-31.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 42-55.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 52-53.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 61.

⁴⁷ Les Archives Nationales Historiques Centrales, la Maison Royale, Reine Marie, Personnelles III, Rolle 474, photogramme 330; Marie, Reine de Roumanie, *Insemnări zilnice* (Notes quotidiennes), vol. V, traduction Sanda-Ileana Racoviceanu, Bucarest 2006, p. 279.

⁴⁸ *Ibidem*, photogrammes 331-332 ; p. 280.

⁴⁹ E.O.Hoppé, *In Gipsy Camp...*, p. 67, 69, 70, 71.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 85.

⁵¹ *Ibidem*, p. 86.

⁵² Graham Howe, *op. cit.*, p. 61.

⁵³ E. O. Hoppé, *In Gipsy Camp...*, p. 136.

⁵⁴ George Nathaniel Curzon, Premier Marquis Curzon of Kedleston (1859-1925), homme politique britannique, membre du Parti Conservateur, vice-roi d'Inde, ministre de l'extérieur, un passionné voyageur à travers des territoires lointains.

⁵⁵ E.O.Hoppé, *In Gipsy Camp...*, p. 140-141.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 147.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 152.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 176-177.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 182.

⁶⁰ Les Archives Nationales Historiques...(v supra n. 47), photogramme 356 ; p. 393.

⁶¹ E.O. Hoppé, *In Gipsy Camp...*, p. 183-184.

⁶² *Ibidem*, p.XI, XII: "Rumania is a strange mixture of East and West, often disconcerting: the contrasts are violent, sometimes upsetting, but wholly fascinating for those who penetrate beneath the surface. (...) Certainly

there are still lapses of education, administration, order, and tidiness; there is still much to be done, much to criticize, to be found fault with, much room for progress, improvement. (...)".

⁶³ Idem, *Hundred Thousand...*, p. 48, 55.

⁶⁴ Idem, *In Gipsy Camp...*, p. 129.

⁶⁵ Idem, *Hundred Thousand...*, p.182; Graham Howe, *op. cit.*, p. 58.

⁶⁶ E.O. Hoppé, *Hundred...*, p. 182.

⁶⁷ *1200 Miles Through Roumania. Mr. Hoppé's Interesting Trump*, The Observer, Sunday, November 11, 1923.

⁶⁸ E.O. Hoppé, *Hundred...*, p. 83, 144.

⁶⁹ Benoît Peeters, *Les Métamorphoses de Nadar*, Bruxelles, 1994, p. 44, 59.

⁷⁰ E.O. Hoppé, *Hundred...*, p. 118.

⁷¹ Curatorial Assistance, Inc./ E.O.Hoppé Estate Collection, Romanian Exhibit Notes 1

⁷² E.O. Hoppé, *Hundred...*, p. 118.

⁷³ Curatorial Assistance, Inc., E.O.Hoppé Estate Collection, Romanian Files 1924-1929, 0751.

⁷⁴ Idem, *A Queen's Castles of Happiness*, The Spur, October 15, 1926, p. 49-51, Curatorial Assistance, Inc./E.O. Hoppé Estate Collection, Romanian Files, Hoppé Documents No. 0735.

⁷⁵ Queen Marie, *What Roumania Means to its Queen, Woman*, January 1926, p. 333-334, Curatorial Assistance...(v. supra 73), Documents no. 0738.

⁷⁶ E.O.Hoppé, *An Eastern Pilgrimage, The Cunarder*, July 1929, p. 9, 35, Curatorial...(v. supra 73), Documents No.0731.

⁷⁷ Idem, *In Far Roumania. The Land Beyond the Mountains*, dans une revue non identifiée. Curatorial...(v. supra 73), Documents No. 0732

⁷⁸ Curatorial...(v. supra 73), Documents Nos. 0732-0001, 0732-0002, 0732-0003.

⁷⁹ *Ibidem*, Doc. Nos. 0732-0004, 0732-0005, 0732-0006.

⁸⁰ Adrian-Silvan Ionescu, *Lee Miller à travers la Roumanie, l'appareil photo à la main (1946)*, RRHA, série Beaux-Arts, tome XLIX, 2012, p. 137-160.

⁸¹ Ev. Barca, *Pe urmele lui Kurt Hielscher*, in *Magazin istoric*, no. 1 (622), Janvier 2019, p. 29.

⁸² E.O. Hoppé, *In Gipsy...*, p. XI.